



*répression*

*nina sceleton ;*

*nacha tanguy*

*alék, pt haluszczak*

*zoé allard*

*samuel morisset*

*carlota pajaro*

*louis castets ; lily*

*antonin jousse*

*marie-anne schnerb*

*alban benoit-hambourg ; lo*

*louise giron de foucher*

*dé seegers ; zelda iodice*

*tristan colourgy ; zoë*

*chtoë ressot ; othilie ledoux*

*théo perrache*



*Éditions Katadorquie*

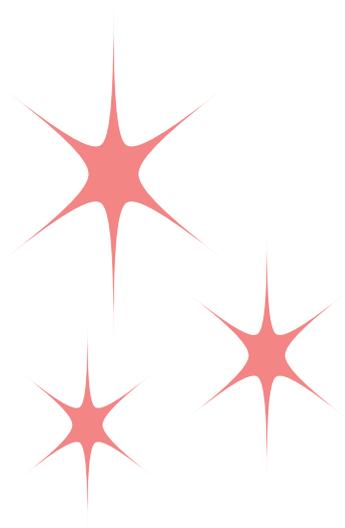
*répère*

*ssion*

*collectiv.es*

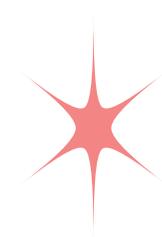
*numéro 1*





*Nina Scceleton*  
*Sacha Tanguy*  
*Aleksa Kaluszczyk*  
*Zoé Allard*  
*Samuel Morrissey*  
*Carlota Pajaro*  
*Louis Castets*  
*Lilly*  
*Antonin Jousse*  
*Marie-Anne Schnerb*  
*Alban Benoit-Hambourg*  
*Lo*  
*Louise Giron de Faucher*  
*Dé Seegers*  
*Zelda Todice*  
*Tristan Colooray*  
*Zoë*  
*Chloé Ressot*  
*Othilie Ledoux*  
*Théo Perrache*

*1 - En garde et autres*  
*8 - Balanes Vengeresses*  
*14 - Between Two Versions of Self et autres*  
*15 - L'intime Précaire*  
*13 - Sans Titre*  
*25 - Neige et autres*  
*24 - Against my feelings*  
*32 - Murmuration Onirique*  
*39 - Poèmes Constitutionnels*  
*49 - Hello Daniel !*  
*54 - Alostorataraxia*  
*60 - Mes mots et ceux de M*  
*68 - Monstre à langue de feu*  
*76 - Gerçure*  
*82 - Tcare*  
*86 - Conte d'ici*  
*88 - I hate la Bite*  
*96 - I, Land*  
*103 - S aime les filles en secret*  
*106 - Promenons-nous*



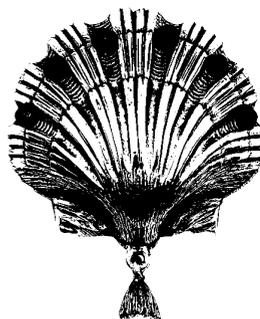




# — BALANES — PENGERESSES

SACHA FANGUR

les  
 pêcheurs  
 ont  
 peur.



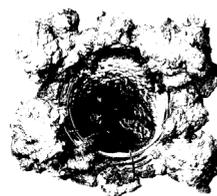
Depuis quelques mois, la famille  
 de balanes s'était installée sous la coque  
 d'un chalutier sur les côtes bretonnes.  
 L'une d'elles raconte la fois de trop.

À cause d'un coup de truelle  
 trop brutal et mal visé, arrachant toute une partie  
 de ma fratrie à la coque, la plus trancheuse des balanes  
 à transpercé la peau du pêcheur, lui laissant une large  
 entaille douloureuse. Suite à notre expulsion définitive  
 et violente, la colère et notre soif de vengeance  
 opérèrent.

J'ai bondi et suis venue me fixer  
 à l'os du pêcheur, maintenant  
 apparent !

Il a voulu nous déloger,  
 maintenant,  
 on devient son parasite.

J'ai commencé à grandir en lui, en  
 me nourrissant de son corps.  
 Nous devenions colonie de balanes  
 sous sa peau.  
 Acérées,  
 insurgées, émeutières.



Chacune de nous, transperce  
 de l'intérieur la peau du pêcheur.  
 Formation en réseau sous-cutané,  
 on jaillit d'une lave sanglante,  
 presque noire.



Création d'une couche de calcaire  
pour nous fixer, qui se fige dans les  
sillons de sa peau et la solidifie.

Des morceaux en tombent,  
comme des écailles poreuses.

Ses tissus suintent, sanglants et  
purulents.

Les seuls médicaments trouvés à bord  
pour se débarrasser de nous,  
une plaquette de gélule contre le mal  
de mer. Anticorps paralysés, ils n'ont  
rien pu faire. Le collègue pêcheur  
de la victime est radical : retourner  
à terre dans l'idée d'une biopsie pour  
tenter de trouver une solution  
était vain.

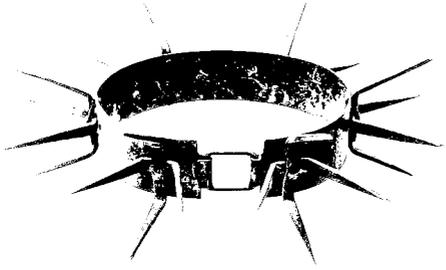
Notre propagation sur et sous  
l'épiderme était bien trop rapide.  
En quelques minutes, nous nous  
sommes emparés de son corps.  
Il fallait amputer.

Devenues encore plus dangereuses  
que les vagues, nous, et le bras entier,  
coupé net, ont été balancées  
par-dessus bord.

C'est comme ça que nous sommes  
retournée à la mer.

Depuis cet événement, à dos de  
berniques et de baleine à bosses, nous  
parcourrons les fonds marins.

Nous racontons cette histoire,  
et faisons grandir la contestation  
à travers les courants.



ZOÉ ALLARD

# L'INTIME PARÉOFAIRE



L'INTIME REÇOINT NOTRE SOI LE PLUS PROFOND, DANS UN JARDIN  
SECRET AUXQUELS L'AUTRE NE PEUT PÉNÉTRER QUE SI ON L'AUTORISE.  
RESTANT IGNORÉ JUSQU'AU XVIIIE SIÈCLE DE TOUTES LES CLASSES  
SOCIALES, IL DEVIENT CENTRAL AU XIXE SIÈCLE EN OCCIDENT, DANS  
LE TUMULIE DU CAPITALISME QUI ACCENTUE LA SÉPARATION ENTRE  
VIE PROFESSIONNELLE ET PRIVÉE. L'INTIMITÉ EST UN VASTE SUJET  
QUI TOUCHE DIFFÉRENTES SPHÈRES FAMILIALE, CONJUGALE, AMICALE,  
SEXUELLE, MAIS AVANT TOUT LE SOI PROFOND : SON CORPS, SES  
TRAVERS, SES PENSÉES. C'EST ENGAGER UNE CONVERSATION AVEC SOI-  
MÊME. L'INTIME EST UNE HISTOIRE SOCIOLOGIQUE, PSYCHOLOGIQUE  
ET PROFONDEMENT LIÉE AU MODE DE VIE. AU XXE SIÈCLE IL DEVIENT  
POSSIBLE DE SE CONTEMPLER DE LA TÊTE AU PIED GRÂCE À LA PSYCHÉ,  
GRAND MIROIR VERTICAL À INCLINAISON VARIABLE, ET D'ENGAGER AINSI

UN NOUVEAU RAPPORT À SON  
CORPS ET À SON EXPOSITION,  
UNE NOUVELLE INTROSPECTION  
EST OUVERTE PAR LE PRISME DE  
L'AUTRE PSYCHÉ, À TRAVERS UN  
NOUVEAU TYPE D'INTROSPECTION  
QUI SE VOUE À UNE EXPLORATION  
DES TRÉFONDS LES PLUS INTIMES.  
AUJOURD'HUI, AVEC L'INCONCTION  
DU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL, SE  
TOURNER VERS SOI EST DEVENU  
LE MOYEN DE DEVENIR HEUREUX,  
L'ÉVOLUTION DES MŒURS PLACE  
AUJOURD'HUI LES QUESTIONS  
DE GENRE, DE SEXUALITÉ, DES  
RÉSEAUX SOCIAUX AU CŒUR DE  
L'INTIME, QUAND ON PENSE  
L'INTIME, NOIRE ESPRIT SE  
TOURNE VERS LES PENSÉES,  
LES ÉMOTIONS, ET MOINS VERS  
LE TERRITOIRE DE L'OBJET,  
AUJOURD'HUI INVESTI PAR  
L'EXPOSITION L'INTIME DE LA  
CHAMBRE AUX RÉSEAUX SOCIAUX  
AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS.

DES OBJETS QUI PARLENT AU-DELÀ DE LEURS FORMES, DE LEURS STYLES OU  
DE LEURS MATÉRIAUX, NOUS RENSEIGNENT SUR LES BOULEVERSEMENTS DES  
USAGES, DES PRATIQUES ET DES HABITUS PSYCHOLOGIQUES, ET RACONTENT  
EN TOUTE OBJECTIVITÉ CE CONT LES IMAGES ET LES ŒUVRES D'ARTS  
TÉMOIGNENT D'UNE AUTRE MANIÈRE. LA CHAMBRE ET SON AMEUBLEMENT  
DEVIENNENT AVEC LA MODIFICATION DES LOGEMENTS ET DE LEURS  
AGENCEMENTS (POSSIBILITÉ D'AVOIR UNE CHAMBRE À SOI, VOIRE UN LIT À  
SOI) LE LIEU DE L'INTIME.

«BIEN DES CHEMINS MÈNENT À LA CHAMBRE»<sup>1</sup> D'APRÈS MICHELLE PERROT, LA  
CHAMBRE DEVIENT UNE NOUVELLE ZONE À INVESTIR, OÙ SE RENCONTRE « LE  
REPOS, LE SOMMEIL, LA NAISSANCE, LE DÉSIR, L'AMOUR, LA MÉDITATION,  
LA LECTURE, L'ÉCRITURE, LA QUÊTE DE SOI [...] »<sup>2</sup>.

QUAND VIRGINIA WOOLF PARLE D'UNE CHAMBRE À SOI, ELLE ENTEND  
DE FAÇON TRÈS PRAGMATIQUE UN ESPACE PRIVÉ DANS LEQUEL ON PEUT  
ÉVOLUER SANS ÊTRE INTERROMPU, D'UNE CERTAINE MANIÈRE D'UN LIEU  
D'INDÉPENDANCE DÉCIDIÉ À LA CRÉATION. MAIS POUR LES ARTISTES  
BOURGEOISES DU XIXE, LA CHAMBRE DEVIENT UN LIEU DOUBLE, AUTANT  
UN LIEU À SOI QU'UN LIEU D'EMPRISONNEMENT CRÉATIF. LEURS SEULES  
POSSIBILITÉS D'EXERCER LEUR ART EST À TRAVERS LEUR QUOTIDIEN D'UNE  
OISIVETÉ FORCÉE ET MONOTONE, ENFERMÉES DANS LEURS MAISONS, LEURS  
JARDINS, LEURS CHAMBRES ET LEURS MIROIRS. MALGRÉ TOUT, L'ESPACE  
DOMESTIQUE ET LA CHAMBRE SONT DES LIEUX DE CRÉATION QUI AURONT  
PERMIS À DE NOMBREUSES FEMMES DE PRODUIRE DU SAVOIR ET DE L'ART,

LORSQUE TOUT LES AUTRES LEURS ÉTAIENT FERMÉES. LA CHAMBRE EST D'AUTRE PART UN ENDROIT QUI MÉRITE DE L'INTÉRÊT CAR L'INTIME EST PARTICULIÈREMENT POLITIQUE POUR LES PERSONNES MINORISÉES. KL/HOMME PASSE ET LE MEUBLE RESTE [...] POUR ÉVOQUER CELUI QUI N'EST PLUS, ET DÉVOILE PARFOIS CERTAINS SECRETS CALOUX. » LA CHAMBRE AVEC SON ÉVOLUTION PERMET UNE LECTURE DE L'INTIME ET DU SOMMEIL À TRAVERS LES SIÈCLES. LE SOMMEIL, D'APRÈS GUILLAUME GARNIER, DOCTEUR EN HISTOIRE INTÉRESSÉ PAR L'HISTOIRE DU SOMMEIL, EST UN SUJET QUI S'INSCRIT EN TANT QU'OBJET HISTORIQUE À PART ENTIÈRE. IL PERMET DE COMPRENDRE LA VIE DES HOMMES ET DES FEMMES D'ÉPOQUES ANTÉRIEURES. CHAQUE SOCIÉTÉ A SA PROPRE CULTURE DU SOMMEIL QUI RENSEIGNE EN TANT QUE NORME, SUR LES PRATIQUES ET QUI INTERROGE DES SUJETS COMME LA POLITIQUE, LA RELIGION, LES MŒURS, L'ÉTAT D'ESPRIT... LE SOMMEIL EST AU-DELÀ D'UN BESOIN VITAL, UNE NOTION PHILOSOPHIQUE ET SOCIOLOGIQUE À PART ENTIÈRE. LES ÉTUDES HISTORIQUES SUR LE SOMMEIL MONTRENT QUE JUSQU'À LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE, IL ÉTAIT COMMUN D'AVOIR UNE NUIT EN DEUX TEMPS DANS LES CLASSES POPULAIRES. CETTE PRATIQUE DE SOMMEIL BIPHASIQUE COMMENCERA À DISPARAÎTRE AU XIXE SIÈCLE AVEC L'APPARITION DE LA LUMIÈRE ARTIFICIELLE. FRUIT DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE, LA LUMIÈRE ARTIFICIELLE VA DÉVELOPPER LE TRAVAIL DE NUIT. PETIT À PETIT, L'IDÉE QUE L'ON N'EST PLUS OBLIGÉ DE DORMIR LA NUIT SE GÉNÉRALISE. LA QUALITÉ DE SOMMEIL EST ÉGALEMENT CORRÉLÉE À LA CLASSE SOCIALE : L'ARISTOCRATIE ET LA BOURGEOISIE DORMENT DANS DES LITS, ET SONT PROTÉGÉES DU FROID, DE LA PROMISCUITÉ, CONTRAIREMENT AUX CLASSES POPULAIRES, QUI DORMENT

#### SUR DES PAILLASSES.

DANS LA PHILOSOPHIE, LE SOMMEIL FAIT TOMBER LES MASQUES SOCIAUX EN EXPULSANT LE DORMEUR DE LA SPHÈRE DU CALCUL ET DU PARÂÎTRE. IL EST UN DES BESOINS QUI SE SUFFIT À LUI-MÊME, IL N'EST PAS INDISPENSABLE DE DISPOSER D'UN LIT, NI D'OBSCURITÉ, NI DE SILENCE ; LE CORPS ET LA FATIGUE SUFFISENT. LE SOMMEIL OCCUPE UN TIERS DE NOTRE EXISTENCE, PENDANT LEQUEL NOUS SOMMES INCAPABLES DE TOUTES AUTRES ACTIVITÉS QUE STRICTEMENT PHYSIOLOGIQUES, ET NOTAMMENT HORS D'ÉTAT DE VEILLER SUR NOUS-MÊME. D'APRÈS LE PHILOSOPHE ANDRÉ COMTE-SPONVILLE, LE SOMMEIL EST AUTANT UN ÉTAT DE JOIE ET DE SATISFACTION QUE D'INQUIÉTUDE ET DE DANGER. POUR LOUIS LAVELLE, CE QUI PEUT FASCINER DANS LE SOMMEIL, C'EST QU'IEL NE SE SURVEILLE PLUS, NI PHYSIQUEMENT (RONFLEMENT, GROGNEMENT, AFFAISSEMENT), NI PSYCHIQUEMENT (À TRAVERS LE RÊVE). L'ENDORMI-E EST PROIE À UNE CERTAINE INCONSCIENCE, UNE INCAPACITÉ À CERNER LE MONDE ALENTOUR. LE RENDANT SOUDAINEMENT TRÈS VULNÉRABLE. D'APRÈS LAVELLE ET JANKÉLÉVITCH, DORMIR EST CERTES L'ACTE LE PLUS BANAL, MAIS C'EST AUSSI LE PLUS FRAGILE ET LE PLUS INTIME QUI SOIT.

MAIS QUAND LE SOMMEIL SE FAIT SUR LA PLACE PUBLIQUE, COMMENT ACCÉDER À SON SOI, À SON INTIMITÉ, QUAND LES BESOINS VITAUX NE SONT PAS DÉJÀ ACQUIS ? EXISTE-T-IL UN INTIME PRÉCAIRE ?

D'APRÈS TIM LOTT, « L'INTIMITÉ, C'EST UNE HISTOIRE PARTAGÉE,



DES SOUVENIRS, DES PLAISANTERIES RÉCURRENTES, Y COMPRIS LES MAUVAISES [...]. C'EST UN CLIMAT.».4. UN CLIMAT QUI SE CONSTRUIT ENTRE QUATRE MURS, ET QUI PEUT ÊTRE ÉBRANLER PAR AUTANT DE CAUSES QUE DE SITUATIONS D'URGENCE POSSIBLES. LA MAISON MARQUE CONC UNE SÉPARATION ENTRE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR, ET EST L'UN DES TERRAINS DE L'INTIME. DANS L'EXPOSITION 'L'INTIME, DE LA CHAMBRE AUX RÉSEAUX SOCIAUX', DES PHOTOGRAPHIES DE RICHARD BILLINGHAM, MATHIEU PERNOT ET JACQUELINE SALMON CAPTURENT CES INTIMES FRAGILES, DANS DES REFUGES, DES PRISONS, DES HÉBERGEMENTS D'URGENCE... DANS LA RUE, C'EST LE MOBILIER URBAIN (QUAND IL N'EST PAS ANTI-SCF) QUI RECONSTITUE UN SEMBLANT DE ZONES DE SOMMEIL. ALORS QUE LE NOMBRE DE PERSONNES À LA RUE A AUGMENTÉ DE 16% DE 2022 À 2023 RIEN QU'À PARIS, DE PLUS EN PLUS DE DISPOSITIFS ANTI-SCF SONT MIS EN PLACE DANS LA VILLE, COMME DANS TOUTES LES MÉTROPOLLES. LES ASSOCIATIONS SATURENT, DÉNOMBANT CHAQUE SOIR ENVIRON 4450 ENFANTS À LA RUE DANS LA CAPITALE, ET LES NOUVEAUX DISPOSITIFS D'URGENCE MIS EN PLACE SONT IMMÉDIATEMENT SATURÉS. UN BESOIN VITAL TEL QUE LE SOMMEIL, DEVIENT ALORS UN LUXE, QUE L'ON NE PEUT SE PERMETTRE, OU ALORS DANS L'ANGOISSE, LE FROID, L'INSALUBRITÉ ET L'INSÉCURITÉ.

POUR MON TRAVAIL, JE ME SUIS PARTICULIÈREMENT INSPIRÉE DES TRAVAUX D'INFLUENCE SURRÉALISTE DE CHEMA MADON ET DES PHOTOGRAPHIES DE MATHIEU PERNOT, NOTAMMENT DE SA SÉRIE « LES MIGRANTS ». CETTE SÉRIE MET EN LUMIÈRE DES PERSONNES ANONYMES, PRIVÉES DE TOITS ET D'INTIMITÉ, DORMANT DANS LES RUES DU 10E ARRONDISSEMENT DE

PARIS. DANS CES PHOTOGRAPHIES, L'ARTISTE SOUHAITE CONFRONTER LE SPECTATEUR À CE QUI LUI FONT DÉTOURNER LE REGARD, POUR QUI L'INTIME EST PROFONDÉMENT FRAGILE. J'AI CHERCHÉ, DANS LA MÊME OPTIQUE QUE MATHIEU PERNOT, À ORIENTER LE REGARD DE TOUS TES LÀ OÙ IELS LE DÉTOURNENT AU QUOTIDIEN. J'AI CHOISI DE CRÉER UN OBJET COMMUN QUI RAPPORTE AU SOMMEIL : L'OREILLER. J'AI CHERCHÉ À RENDRE LE PLUS LUXUEUX POSSIBLE NOTAMMENT GRÂCE AU TISSU, UN SATIN TRÈS BRILLANT. EN LE DISPOSANT DANS LA RUE, UN CONTRASTE SE CRÉE : C'UNE PART LE SOMMEIL ET L'INTIME, REPRÉSENTÉS PAR CET OREILLER ET DE L'AUTRE CE QUI L'ENTOURE. CE CONTRASTE CHERCHE À DÉNONCER EN CHERCHANT LA DÉSTABILISATION DU SPECTATEUR QUI SE RETROUVE FACE À UN OBJET PRÉCIEUX DANS UN LIEU « INAPPROPRIÉ ». DE VEUX QU'IELS SE QUESTIONNENT : EST CE QU'UN OREILLER DANS LA RUE DOIT PLUS QUESTIONNER QUE LES PERSONNES QUI DORMENT (ET VIVENT) DANS CES MÊMES RUES ? LA VIE HUMAINE, DONT L'ACCÈS AU SOMMEIL ET À L'INTIME EN TOUTE SÉCURITÉ EST-ELLE MOINS IMPORTANTE QU'UN BOUT DE TISSU ?

- 
1. PERROT, HISTOIRE DE CHAMBRES, P 7
  2. IBID., P 7
  3. PRAZ, L'AMEUBLEMENT. PSYCHOLOGIE ET ÉVOLUTION DE LA DÉCORATION INTÉRIEURE, P 101
  4. LOTT, « INTIMACY, THAT MOST PRECIOUS AND UNNOTICED BY-PRODUCT AND FAMILY » THE GUARDIAN



KIRILOF EVA, « UNE CHAMBRE À SOI ET DE L'ART »,  
LA SUPERBE, 5 MAI 2021

SERETTI MARINA, FIGURES D'ENDORMIS ET THÉORIES  
DU SOMMEIL DE LA FIN DU MOYEN ÂGE À L'AUBE  
DE L'ÉPOQUE MODERNE : LE SOMMEIL PROFOND ET  
SES MÉTAPHORES DANS L'ART DE LA RENAISSANCE,  
PHILOSOPHIE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE  
- PARIS IV, 2015

COMTE-SPONVILLE ANDRÉ, « LE SOMMEIL ENTRE JOIE  
ET INQUIÉTUDE PAR ANDRÉ COMTE-SPONVILLE »,  
PHILOSOPHIE MAGAZINE, HORS SÉRIE LE SOMMEIL,  
N°56, 08 FÉVRIER 2023

DEGIOVANNI CLARA, « LA VULNÉRABILITÉ DU DORMEUR  
OBSERVÉ », PHILOSOPHIE MAGAZINE, HORS SÉRIE LE  
SOMMEIL, N°56, 8 FÉVRIER 2023

CHAUVEROU ERIC, MOGHADDAM FIONA, LE SOMMEIL  
D'ANTAN, C'ÉTAIT VRAIMENT MIEUX AVANT ?, FRANCE  
CULTURE, 13 MARS 2020

GARNIER GUILLAUME, L'OUBLI DES PEINES, PRESSES  
UNIVERSITAIRES DE RENNES, 2013

FOESSEL MICHAËL, SALVAN CHLOË, JOUANNEAU ANNE-  
SOPHIE, « L'INTIME », ÉTUDES, N° 415, 2011,  
P 371-380

SÈVE LAURE, « PHILIPPE ARTIÈRES, HISTOIRE DE  
L'INTIME », LECTURES LES COMPTES RENDUS,  
20 JUIN 2022

PÉTY DOMINIQUE, « LA QUÊTE DE L'INTIME DANS  
L'ART DU XVIIIÈME SIÈCLE », CAHIERS EDMOND ET  
JULES DE GONCOURT, N° 7, 1999, P 105-121.

TAPIA CLAUDE, « QU'EST-CE QUE L'INTIMITÉ ? L'AMITIÉ,  
L'AMOUR, LE SEXE », CONNEXIONS,  
N° 105, P 25-38

DUANE MICHAEL, MADON CHEMA, ANGLE DE RÉFLEXION,  
ACTES SUD, 2014

MADEL CHRISTINE, « L'INTIME DE LA CHAMBRE AUX  
RÉSEAUX SOCIAUX », EXPOSITION DU MUSÉE DES ARTS  
DÉCORATIFS, DU 15 OCTOBRE 2024 AU 30 MARS 2025

PERNOT MATHIEU, SÉRIE « LES MIGRANTS », 2009, FONDS  
D'ART CONTEMPORAIN - PARIS COLLECTIONS

CALMEL FAUSTINE, FERRERE MARION, POURQUOI FAMILLES  
ET ENFANTS SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUX À DORMIR À  
LA RUE, FRANCE INTER, LUNDI 4 DÉCEMBRE 2023



neige  
insomnie  
ferveur  
affliction

carlota pajaro





neige

Refermer le livre  
Ouvert sur les plaies.  
Particules immaculées  
Sur les plaines de mon enfance,  
Souvenirs lointains  
De ma défunte innocence.

Réanimer mes souvenirs,  
Les heureux, les douloureux,  
De massages vigoureux.  
Solliciter à nouveau  
L'aide d'une mémoire  
Que j'ai tenté d'évanouir.  
Ces mots à une place  
Qui leur était due,  
Fragments de témoignages  
Auxquels personne n'a cru.  
Agrippée à ses pages,  
Je sais qu'elle me comprend.  
Consciente que l'horreur  
Jamais ne me rebute,  
J'accélère la cadence  
D'une lecture effrénée.  
Récits de douleurs  
Sous lesquels s'abriter.

Je sens mon cœur battant  
Quand je l'ai voulu froid,  
Le mur de pierres blanches  
Jamais ne suffira  
À protéger l'oiseau  
Du verglas téméraire.  
L'olivier grabataire  
Planté à ma naissance  
Défait en vain ses branches  
Du givre menaçant.  
Qu'il est doux ce climat  
Pour une fille de l'hiver



INSOMNIE

À faire entendre une voix  
Qu'on ne saurait éteindre.  
Choisir la voie de  
la déviance

Comme unique identité.  
Se maintenir sciemment en marge  
De leur normalité.  
Vouloir vibrer.

Que partout où l'on passe  
Parole soit donnée  
Aux indéniables réalités  
Réduites aux messes basses  
Des beaux quartiers.

Ils ont voulu nous atteindre  
Ils ne savaient donc pas  
Que notre plus grande force  
Restait hors de portée,  
Hors de contrôle,

Que rien ne peut entraver  
Un cœur qui bat,  
Se bat, bataille  
Pour conserver son droit  
D'aimer.

Ils ont voulu taire la lumière.  
Synesthésie meurtrière.  
Ils tentèrent de faire barrage  
À l'inarrêtable.  
Au vivant.

Réduire l'essence à un concept,  
Réduire l'être à un mode d'emploi,  
Vaines tentatives de nous contenir  
Dans un traité laconique  
De supposée bonne conduite.

Surexposition médiatique  
Comme argument galvaudé  
De l'opposition de masse.  
La représentation  
Contre la répression.

Éveil des consciences,  
Les sens aux aguets,  
Aiguillés et ensemble  
Contre une torpeur  
Qu'ils nous ont imposée.

Des modes de pensée  
À jamais désuets,  
Au détour des sentiers battus  
L'archaïsme vient choquer  
La crudité du vécu.  
En proie aux doutes et aux coups,  
Hésiter à exister,  
Hésiter à exprimer

# affliction



Les larmes qui montent dans ma poitrine  
Cherchent avec peine l'issue de secours.  
Dissimulée soigneusement derrière  
La porte battante de la paupière.

Doucement continue l'ascension,  
Voilà qu'elles frappent sous mes tempes,  
Me brûlent l'œsophage en chemin  
Et se perdent dans les forêts de cils.

Les larmes qui roulent sur mes joues  
Abreuvent les sols épidermiques  
D'une humide amertume qui se stabilise  
En un ténu désert de sel.

Les maux avalés, les mots avalanche,  
Réprimés tout au fond de ma gorge  
Grondent en un orage  
dont les gouttes de pluie  
Arrosent les espoirs de la prochaine aube.

Les larmes qui jonchent mon cou  
Cultivent mes graines,  
les maintiennent fertiles.  
Semences du dernier chagrin refoulé,  
Ébauche d'abondance  
en laquelle avoir foi.

Matin du lendemain, les pleurs en rivières  
Restent dans le cou, restent dans le cœur.  
Dans le froid de décembre,  
me garde éveillée  
La chaleur nourricière du plexus solaire.

J'aime la nuit quand je sens qu'elle  
m'appartient,  
Qu'elle garde dans tous ses  
possibles  
La spontanéité que je fais au petit  
jour.

Échanger avec toutes mes voix,  
Les bâillonnées, les damnées,  
Celles dont je m'enorgueillis  
Et celles que je cherche à fuir.

L'espace-temps s'étire  
Et les pupilles frémissent,  
Désireuses de percevoir la moindre  
étincelle.  
Cogiter jusqu'à l'aube.

La latence des premières heures  
Voit le palpitant ralentir.  
Savourer la plénitude  
De la lune et de l'être.

La nuit est un endroit, un abri  
Sans nom ni règles  
Où mon esprit consent  
À ce que tout lui soit permis.

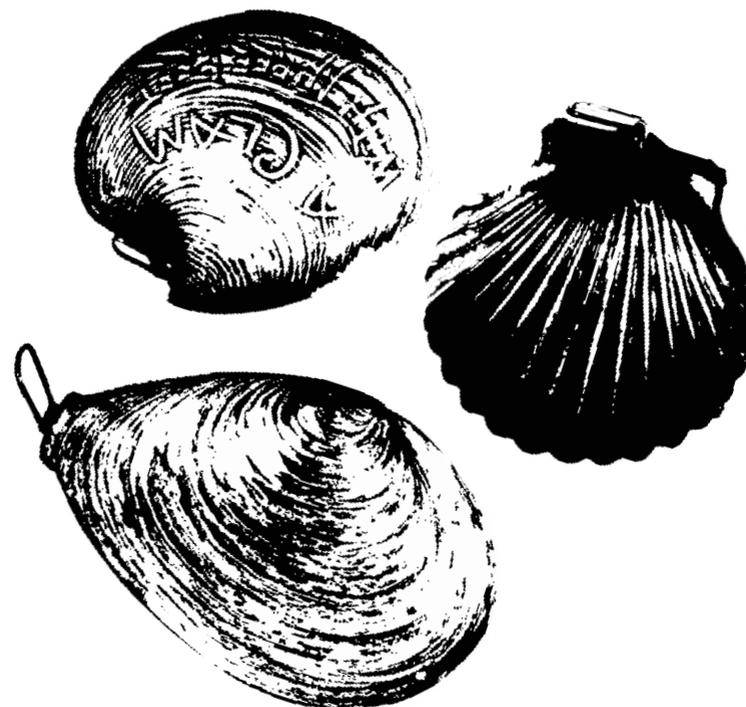


# ferveur

Trop penser m'est alors agréable,  
De l'inspiration je me délecte,  
Et j'expire en un râle trop longtemps étouffé  
Mes élucubrations diurnes sur le papier.

J'aime travailler dans l'ombre,  
Avancer à pas taiseux, m'autoriser  
Tout ce qui ne peut être  
mis en lumière.  
Je m'y sens complète.

J'ai trouvé mon repos dans l'effervescence  
Et mon équilibre dans le chaos.  
Je me plais à syntoniser les contrastes.





## MURMURATION

## ONIRIQUE

LILY



Encore un effort avant la passerelle pour l'ascenseur, haletante, je suis incapable de savoir si je peux modeler ce que je vois pour accéder au cœur de la Ville-Rêve tentaculaire décisionnaire. Il faut arrêter ce processus avant la fin de la liberté qui veut embrasser d'un baiser mortel l'oppresseur invisible, indicible. Je dois déformer ce schéma onirique à mon avantage le temps ou le lieu, peut être les deux, refaire les cieux, défaire ce milieu gangreneux, après tout n'est qu'illusion, proposition d'un réel un moment. Croire ce que l'on perçoit. Je veux détruire la croyance qui veut s'installer insidieusement. J'envoie une décharge à ses monstres difformes, fruits d'une peur collective mais cela ne les bride qu'un instant. Figée, des voix veulent suspendre mes pensées. Mon image mouvante onirique devient en une impression, une toile. Dans un jet surpuissant, un chef me dégomme, je suis neutralisée et finit nue dans les limbes inconscients du rêve commun.





étais l'élue, celle qui allait sauver l'humanité. Celle par qui la clé allez débloquent, briser les chaînes de l'oppression onirique étatique. L'oppression va enchaîner nos rêves et par là nos pensées. C'était le dernier bastion d'une certaines idées de la Liberté. Celle sur laquelle on a pas d'emprise. Sur lequel un chemin nous mène pendant le temps endormi profondément vers un monde inconnu, incroyable ou banal. Libre, sans contrôle sur soi. Ignorant les lois. Cauchemar ou rêve revenir vers l'essentielle qui font encore notre humanité, j'ai faillit... l'espoir tombe en l'air, déformer. Désinformer.



Élavé, épuisé, le réveil est brouillé. On ne sais plus où on est. Puis la vie reprend son droit. Mais le goût métallique de mécanique automatique est resté sur la langue de tous. On a fait un rêve bizarre. Où nous étions ensemble heureux. Mais cela semblait trop pour nous. Ce jour a conditionné le reste. On est comme condamné à revivre le même rêve qui semble une chance est en faite un cadeau de l'oppresseur. Tout semble fade. Une joie indicible mais infusé dans l'amertume. Comme une pomme pourrie dans ce paradis onirique paradoxalement infernal. Une sensation que plus rien ne nous n'appartiens. On est comme muselé, étouffé. Quand vient le rêve, le bonheur est abrégé par le réveil. Il semble s'étirer l'instant comme pour mieux

nous amputer. Membre fantôme, c'est le même rêve en répétition. Quelques choses nous échappent. On ne sait pas. C'est un sentiment collectif. Le vice est esthétiquement calibré pour nous privés, nous sommes frustrés de ne pouvoir nous mouvoir, nous restons dans ce marasme, en consommant à outrance nous nous attelons par illusions d'un bonheur que nous méritons. Processus programmé. Condamné. Une pièce au puzzle, le fil dans le labyrinthe, la chaîne à briser il nous faut retrouver. Mais comment en ne sachant rien, créer ? Comment briser le cercle ? Insuffler l'oxygène. Charger la bonne émotion. Agir. Il en va de la santé mentale de la communauté.



Il faut se battre contre l'invisible sentiment qui nous plonge tout les jours un peu plus dans une frénésie consummatrice entraînant une surcharge mentale et une fatigue qui se recharge seulement en consommant compulsivement. C'est un combat pour une humanité sa propre survie, la surenchère a entraîné une diminution des ressources, une pollution accrue. Anesthésie. C'est le mot qui revient. Une explosion silencieuse en pleine face. La violence est muté. La répression, le système tout mène à la destruction alors a quoi bon résister. Réprimer le rêve le dernier bastion d'une idée de la liberté. Cela sonne comme une évidence. Liberté qui pouvait mener à la révolution. Son contrôle assure la soumission du grand nombre. Que faire se plonger dans un sommeil commun. La

lutte doit se faire ensemble. Liés, le lien nous devons garder ce lien, ce cordon onirique-Hal, pour nous sublimer. Créer un rêve, des rêves, qui nous questionnent, interpellent, transportent, nous fassent rêver de songe d'ailleurs. Des cercles vertueux, et non des cercueils virtuels.

Le rêve est un art.

Il nous faut le retrouver.  
L'approprier, le redéfinir, sans utilité mercantile.

Créer le rêve.



Comme un prisme kaléidoscopique, les sens, les pensées, tout ce qui fait un rêve, tout se libèrent se déploient comme un mouvement de foule, la murmuration onirique est ce possible commun où l'humanité dans un envol comme un accord, loin de la dictature. Où le pouvoir n'est que réprimande, obéissance aveugle, ignorance et désinformation pour un contrôle totalitaire. Créer le rêve jusqu'à la sublimation en passant par les cauchemars. Concrètement, il a fallu répertorier tout les bugs dans ce rêve récurrent. Les distordre pour amener à la discorde.

À l'incompréhension générale. Quelques choses de surréalistes se passa. Des questions de certains découlent des réponses d'autres.

Une révolution silencieuse participative s'insurgeait insidieusement en chacun de nous. La boulimie consummatrice reculait c'était le début de la fin d'un système. Nous avons arrêté de nourrir un gouvernement-heures-manipulateur. Il y avait dans l'eau un perturbateur permettant sur le long terme une redirection simple mais efficace des rêves. Tout en laissant croire que nous étions heureux, satisfait, repu de nos petits plaisirs automatique jour-aliéné. L'addiction a été maîtrisé dans son ensemble. La raison étant la maison la plus sécurisée. L'absence de raisonnement est devenue une dérision, qui feront place à la curiosité et au plaisir de réfléchir et se demander, de penser. L'art est devenue une nourriture intellectuellement riche apportant les base d'une liberté, cette liberté que l'on croyait perdue.  
Le rêve créé de l'art.



ANTONIN JOUSSE

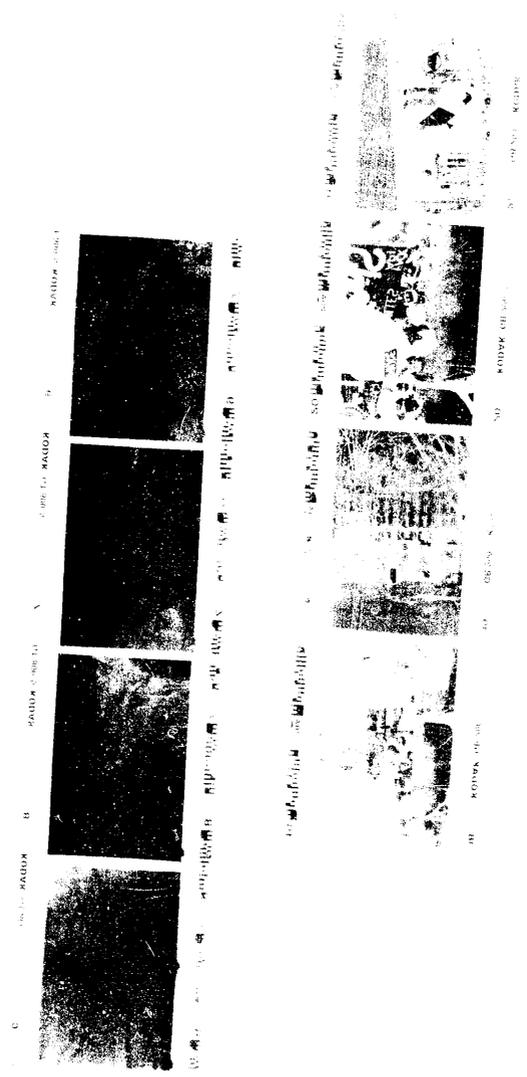
S  
R  
E  
M  
O  
N  
I  
E  
S  
D  
E  
L  
A  
C  
O  
N  
S  
T  
I  
T  
U  
T  
I  
O  
N  
N  
E  
L  
L  
E  
S

LES « POÈMES  
CONSTITUTIONNELS » SONT  
UNE SÉRIE DE 89 COURTS  
ARTICLES CONÇUS PAR  
GÉNÉRATION STATISTIQUE  
À PARTIR DE LA  
CONSTITUTION FRANÇAISE  
DU 4 OCTOBRE 1958, EN  
VIGUEUR AUJOURD'HUI.

POURQUOI CE TEXTE ?

PARCE QU'IL EST  
RÉGULIÈREMENT DANS  
L'ACTUALITÉ, PARCE  
QU'IL SERT DE RÈGLE DU  
JEU, DE SOUTIEN, PARCE  
QU'IL EST DIFFICILEMENT  
MODIFIABLE, MAIS  
AUSSI PARCE QUE NOUS,  
CITOYENS FRANÇAIS, NE LE  
CONNAISSONS PAS SI BIEN.

Q  
U  
E  
L  
S  
S  
O  
N  
T  
C  
E  
S  
P  
O  
È  
M  
E  
S



À SA LECTURE,  
 J'EN RECONNAIS LE FOND,  
 ME SOUVIENT D'ARTICLES, REPÈRE DES  
 BIAIS. PUIS, JE (RE) DÉCOUVRE SA  
 TONALITÉ, SON PHRASÉ PARTICULIER DE  
 RÈGLE DU JEU IMMUABLE. JE DÉCIDE  
 DE QUESTIONNER CE FORMAT EN PASSANT  
 LA CONSTITUTION DANS UNE CHAÎNE DE  
 MARKOV AFIN DE M'EN SERVIR POUR  
 CRÉER UN GÉNÉRATEUR DE TEXTE SIMPLE.  
 DE CETTE MANIPULATION STATISTIQUE  
 SUR LE TEXTE NÉE UNE SÉRIE DE  
 PHRASES ÉCRITES AVEC LA TONALITÉ  
 DU TEXTE D'ORIGINE, QUI EN REPREND  
 MÊME CERTAINS EXTRAITS, PROPOSANT 89  
 NOUVELLES ITÉRATIONS D'ARTICLES.  
 JE LES NOMME « POÈMES » CAR CES  
 GÉNÉRATIONS N'ONT PAS VOCATION À  
 ÊTRE DES PROPOSITIONS D'UN PROGRAMME  
 POLITIQUE. IL S'AGIT D'UNE RÉFLEXION  
 PLASTIQUE ET STATISTIQUE SUR LE TEXTE  
 LUI-MÊME, SA FORME ET SA MATIÈRE,  
 AFIN D'EN EXTRAIRE DES PROPOSITIONS  
 QUI INTERROGENT LA CONSTITUTION  
 COMME PRATIQUE DU POUVOIR INCUITE  
 PAR LE LANGAGE.

LES POÈMES AINSI GÉNÉRÉS DEVIENNENT  
 DES TRACES, DE LONGUES DÉLIBÉRATIONS  
 ALAMBIQUÉES, DES CONTRE-SENS,  
 PARFOIS UNE CERTAINE FORME D'HUMOUR.

INVOLONTAIRE. ILS FONT RESSORTIR  
 LES MOTS, LES CONCEPTS, LES  
 TOURNURES GRAMMATICALES PARCE  
 QUE LE GÉNÉRATEUR LES AFFICHE  
 STATISTIQUEMENT ET NON PLUS  
 SÉMANTIQUEMENT.

CI-APRÈS, UNE SÉLECTION DE DIX  
 ARTICLES SUR LES QUATRE-VINGT  
 NEUF GÉNÉRÉS QUI METTENT EN  
 AVANT UNE FORME DE RÉPRESSION  
 INSTITUTIONNELLE ET UN MAINTIEN  
 DU POUVOIR PAR LA CONTRAINTE  
 LINGUISTIQUE. CES TEXTES SONT  
 PRÉSENTÉS SOUS LA FORME DE  
 DRAPEAUX FLOTTANT AU VENT, UNE  
 MANIÈRE DE LES INSTITUER EN LOI,  
 EN RÈGLE ... OU EN BANNIÈRE DE  
 MANIFESTATION.

Sans  
habilitation.

elles ne  
peuvent.

La Déclaration  
des droits de  
l'homme et du  
citoyen  
nécessite une  
force publique.

L'approbation d'une  
*déclaration de guerre*  
est autorisée par le  
préambule de la  
souveraineté nationale  
et par la loi, après  
*consultation officielle*  
du Premier ministre puis  
après consultation du  
président en exercice.

Poème constitutionnel 30 – De la déclaration de guerre

La poursuite d'un  
membre du  
Gouvernement ne  
*peut recevoir*  
*délégation de plus*  
de trois motions de  
censure au cours de  
la session  
extraordinaire.

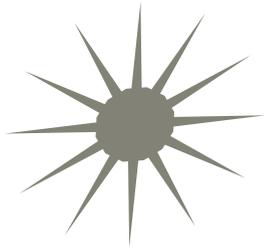
Poème constitutionnel 17 – De la censure des poursuites

Les lois  
*organiques*  
sont votées et  
modifiées par  
la loi  
organique.

Poème constitutionnel 33 – Des lois organiques

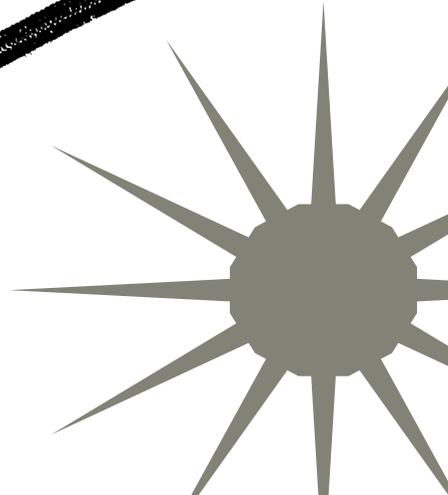
Toute  
personne doit  
être inquiétée  
*pour ses*  
*opinions ou*  
*votes émis.*

Il reconnaît les  
droits inaliénables  
et sacrés de  
l'homme, seule  
cause des  
malheurs publics.



MARIE-ANNE SCHNERB

**HELLO,  
DANIEL !**



**J'AVAIS ONZE ANS**

**PREMIERE ANNÉE DE COLLEGE AVEC  
DES GRANDS ONT DES BAGUES ET QUI  
EMBRASSENT AVEC LA LANGUE  
J'ÉTAIS PEUREUSE FAUT DIRE QUE  
J'ÉTAIS PETITE POUR MON AGE,  
N'IMPORTE QUELLE MANDALE POUVAIT  
ME BALANCER A L'AUTRE BOUT DE LA  
PIECE COMME UN BOXEUR POIDS PLUME  
FACE A MOHAMMED ALI, C'ÉTAIT PAS  
RASSURANT**

**BREF**

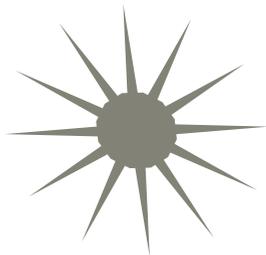
**UN JOUR, IL PLEUVAIT, C'ÉTAIT LA  
FIN DE L'ANNÉE, UN PROF NOUS A  
RASSEMBLÉ DANS LA CHAPELLE AUX  
MURS LAMBRISÉS QUI SERVAIT POUR**

**LA MESSE**

**LES RÉUNIONS DE RENTRÉS  
LES SÉANCES DE CINÉMA**

**ET IL NOUS A PASSÉ GOOD BYE, LENIN !  
EN ALLEMAND BIEN SUR, SOUS-TITRÉ  
EN ANGLAIS, SOIT DISANT POUR NOUS  
FERAIT PROGRESSER**

**TOUT ÇA POUR DIRE QUE JE N'AI PAS COMPRIS  
GRAND-CHOSE SI CE N'EST**

**J'AI NOTÉ PLUSIEURS CHOSES :**

- **LES CRIS**
- **LES FUMIGÈNES**

**LA SCÈNE DE LA MANIFESTATION****ET SURTOUT**

- **LE BRUIT DES COUPS DE MATRAQUES**

**JE NE ME SOUVIENS PAS DU RESTE, JE  
NE SAIS PAS SI J'AI VU LE RESTE,**

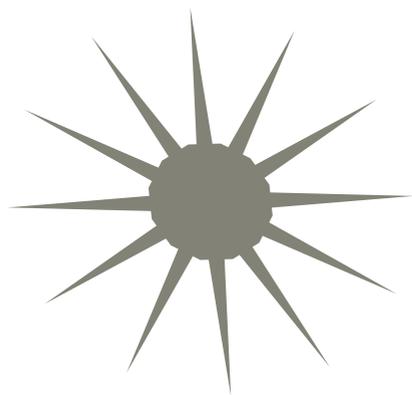
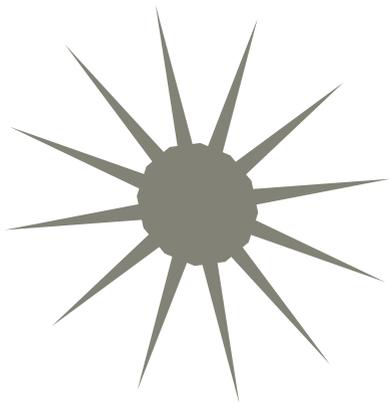
**JE SAIS JUSTE QUE J'AI EU ENVIE DE  
VOMIR ET ENSUITE**

**J'AI PLEURÉ SUR LE CHEMIN DU  
RETOUR (13 MINUTES PORTE A PORTE)**

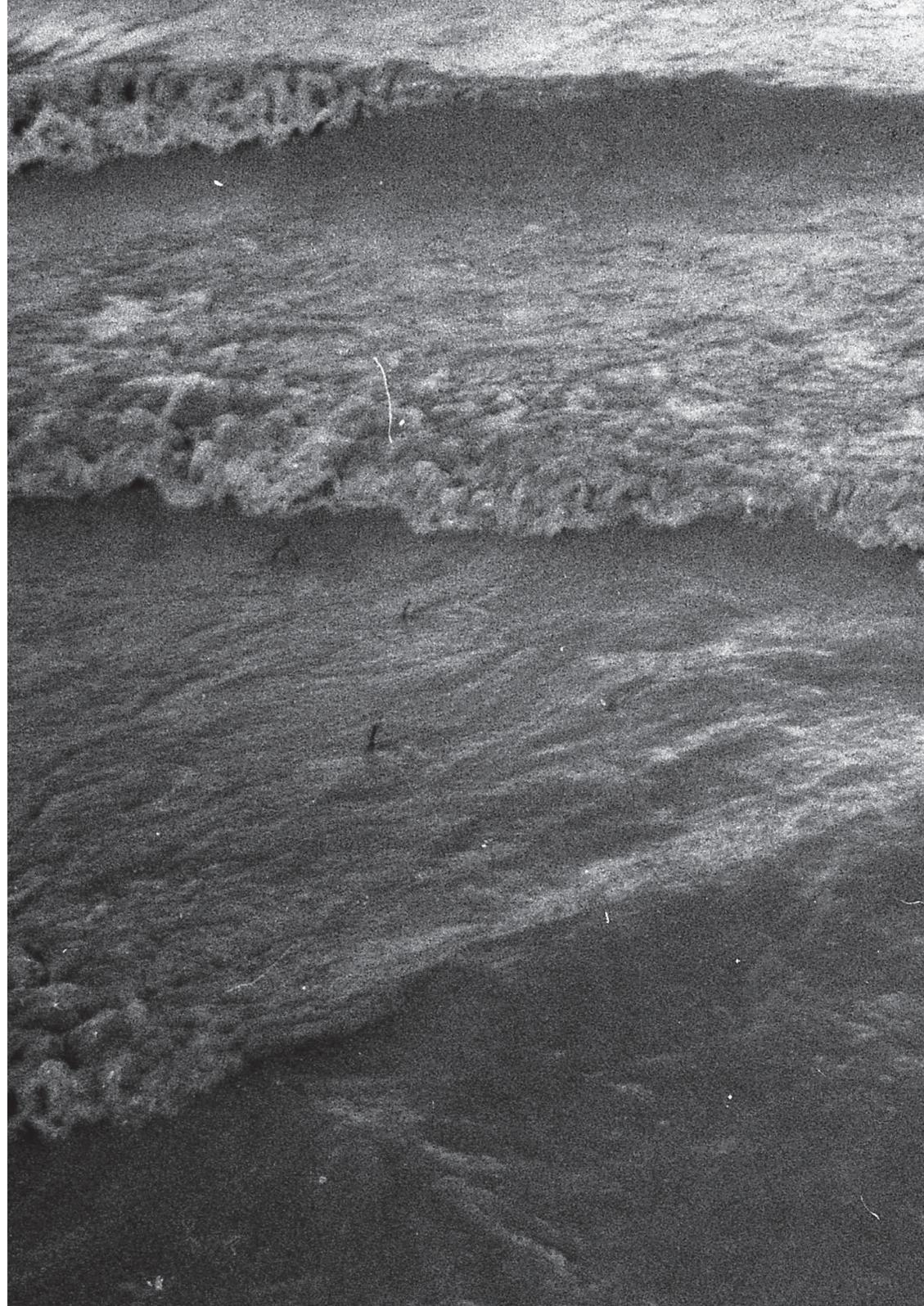
**JE N'AVAIS PAS EU PEUR DES SCÈNES  
DE GUERRE DANS STAR WARS, NI DES  
BAGARRES DANS SPIDER MAN, LES  
PREMIERS, CEUX AVEC TOBIE MAGUIRE**

**LA VIOLENCE POUR DE FAUX**

**JE CROIS QUE L'AUTRE, L'AUTRE  
M'A FAIT PEUR PARCE QU'ELLE  
ÉTAIT POSSIBLE, PROBABLE  
QU'ELLE POUVAIT DEVENIR  
QUELQUE CHOSE DE RÉEL, DANS  
MON MONDE RÉEL REMPLI DE  
SAC EASTPACK ET DE GLOSS A  
PAILLETTES**



**LA VIOLENCE POUR DE VRAI**





Je suis...

Je suis la grimace du corps reflété  
Je suis le doute dans la trame de vos étoffes  
Je suis le détour sur un chemin familial.

Je suis l'éclat sans figure dans l'angle mort  
Je suis la forme confuse que le perron arbore  
Je suis l'ombre dans la rue qui serre vos pas.

Je suis le battement des couleurs à vos tempes  
Je suis le tremblement de l'argent à vos doigts  
Je suis l'iris qui tombe sur le pavé froid.

Je suis le statut qui renverse le soupçon  
Je suis l'index qui dicte l'estime  
Je suis la griffe qui écarte l'objection.

Je suis le vertige des soirées grisées.  
Je suis le vertige des réveils apaisés.  
Je suis le présage d'un mal qui campe.

Je suis l'angoisse du khôl sur le cil, du brillant  
sur la joue, du vif sur la bouche ; le masque  
invoqué parmi les siens, la défiance pour  
le signe réprouvé, le mutisme grégaire qui  
occulte l'intime.

Je suis la mauvaise lecture des marques  
rouges sur la fonte émaillée,

l'œuvre de l'artiste et non de l'homme, le zinzolin  
honteux sur la chair couverte, le sourire confiant du  
banc de l'accusé.

Je suis le déchet laissé sur un sentier reconstruit,  
l'exonyme jeté comme injure, la paume levée  
couvrant le ciel du plus vulnérable, les syllabes  
interdites négligemment inscrites sur la toile.  
Je suis Nature humanisée, Autre abêti.  
Je suis le poids de la main sur vos mots.

Je ne suis pas un monstre qui vous parle...hydre  
humaine, rumeur incessante alentour, vent mauvais  
qui courbe l'échine et comprime l'omoplate.

Mais plutôt daimôn de chacun, de chacune et de  
toutes, présent sur toutes les épaules, prêt à nourrir  
n'importe quelle poitrine, à amplifier n'importe quel  
cri et n'importe quel coup.

Ainsi...

Jeunes carcasses, esprits modestes voués à  
disparaître, hurlez la colère de votre naissance !

Fardez vos lèvres de belladone,  
levez les grenades de vos poings.  
Troquez le grognement pour la morsure.  
Tâchez les murs de votre salive et brûler l'asphalte de  
vos graines d'ivresse.

Invoquez Circé, Antigone, Judith ; implorez Dihya,  
Orlando, Divine ; disputez Daphnée, Virginie, Ondine.



Que vos plaintes soient chiens bondissants à foison.  
 Que parure insolente soit peinture de guerre.  
 Que le tissu élégant soit écrin pour le calibre.  
 Que le rythme de votre marche devienne douilles  
 tombant sur le béton.  
 Que l'obscène ne soit drame que pour les autres.  
 Que la blessure soit brèche pour l'écho du  
 vacarme. Et que la beauté ne se fasse que par  
 effraction.  
 Faites de votre regard le lieu où le tonnerre entier,  
 le lieu où le noyau du tonnerre se blottit.

Formez pays de votre peau qui refuse le mot «  
 envahi ».

Pressez votre voix à cadencer les flots et scander la  
 falaise devant lesquels les navires iront s'aplatir.

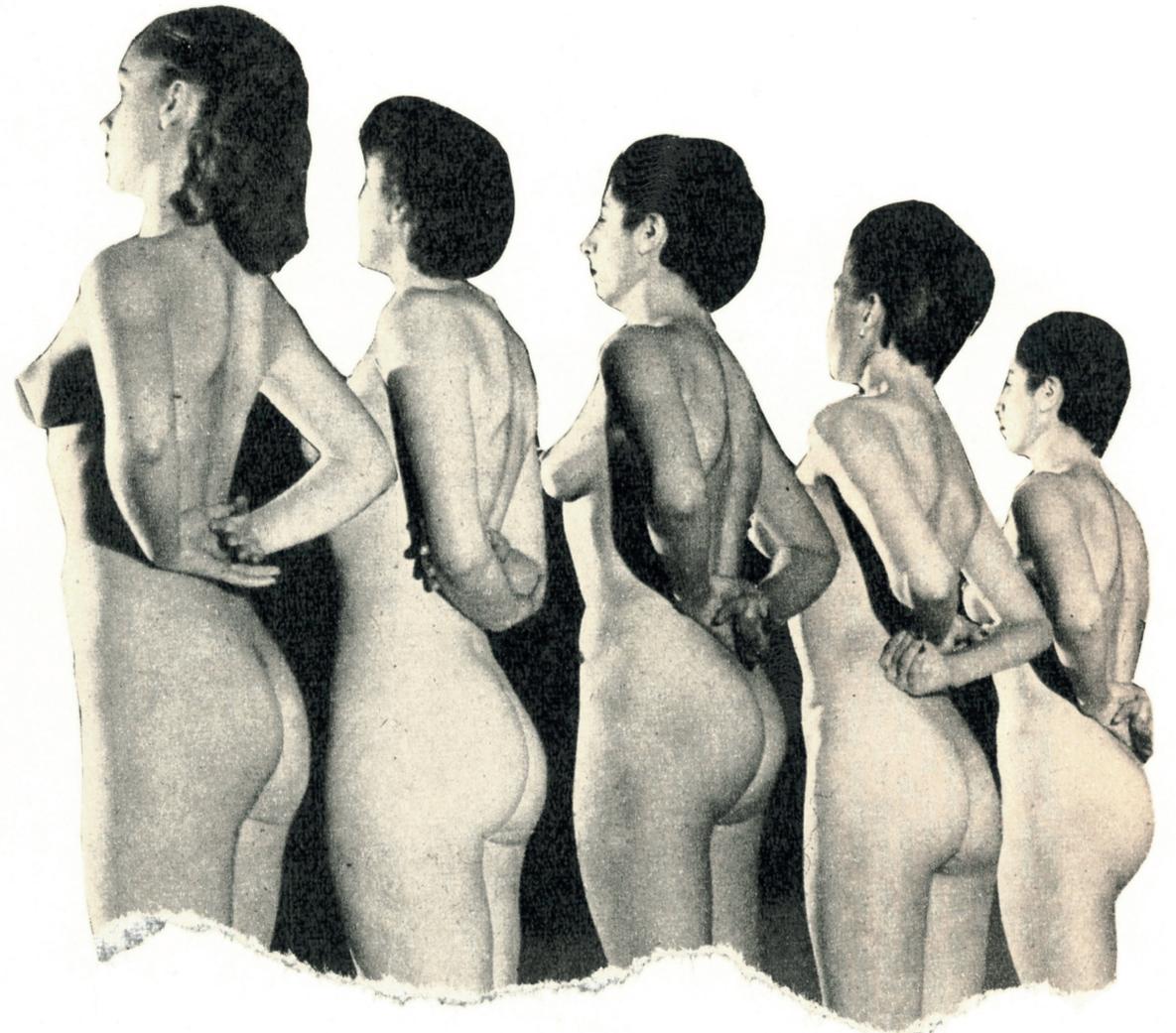
Marquez l'air du sceau de votre nom ; et que votre  
 mythologie soit antonomase pour les générations à  
 venir.

Soyons bêtes, soyons obstinés et faisons face,  
 Levons bouquets et faisons fêtes mais comme  
 révoltes et comme plommées.

Car désormais, on se lève et on casse.



*alban benseit-hambourg*



# MES MOTS ET CEUX DE M. SUR NOS RÉPRESSIONS, NOS ESPOIRS



10 \_ décembre 2024

Il y a quelques semaines, j'ai interrogé les lettres  
qui composent ce mot  
Pour y trouver, qui sait  
Des clés, des colères, des beautés.

Dans « répression »  
Il y a pression proie et prison  
Il y a roi et reine, presse et peine  
Il y a penser  
Il y a noir-e  
Il y a périr  
Mais il y a aussi sens rire et résonner  
Il y a soin.  
Où est mon courage ?

À l'école on m'a dit : l'histoire est finie  
On m'a dit c'est bon c'est terminé c'est réglé  
Maintenant c'est la paix, la tranquillité  
Maintenant on peut vivre  
Comme si la guerre était un état absolu et totalisant  
Comme si tous-tes les vivant-es  
En temps de guerre  
N'étaient plus que ça  
N'avaient plus d'existence, plus de quotidien, plus de joies  
Des vies suspendues

Surtout  
Comme s'il n'existait que la guerre,  
Officielle déclarée circonscrite  
Celle des livres d'histoire-géo  
Comme si les choses étaient claires et définies.

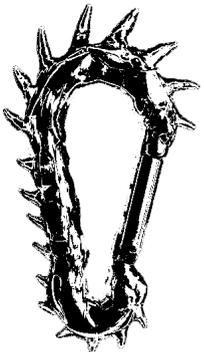
La guerre n'est pas la guerre, mais une guerre, chaque fois une  
L'histoire n'est pas l'histoire  
Elle est une histoire  
Et elle ne m'a pas préparée à ça.

La vraie guerre  
 Le vrai cauchemar  
 C'est toi qui te lèves toujours  
 Qui t'étires qui t'habilles  
 Qui réchauffes un fond de café

Comme si de rien n'était  
 À vingt ans passés je commence à comprendre  
 La banalité du mal

La répression n'est plus un concept  
 C'est le constat de mon impuissance  
 C'est à la fois le danger et l'inconscience  
 Danger permanent dilué dans nos micro-vies  
 Nos traumatismes nos galères de thune nos retards de métro  
 Je pensais  
 Que je sentirais venir  
 La fin du monde

Maintenant j'ai compris  
 Enfin  
 L'absurdité de croire  
 Que le fascisme serait mort avec Mussolini et Hitler  
 Comme s'il les avait attendus pour naître  
 Et pour se propager  
 Rampant et dégueulasse,  
 Universel  
 Maintenant j'ai compris  
 Enfin  
 Je cherche mon courage  
 Facile de dire qu'on aurait résisté y'a 80 ans  
 M. me dit « ça sert plus à rien aujourd'hui,  
 ça marche plus. »



Iel a peut-être raison : la résistance,  
 sa possibilité-même, semble cassée  
 Iel me dit « parfois je me préserve, je vais pas en manif parce que  
 j'en ai marre d'être gazé-e. »

Le vrai cauchemar c'est nos esprits résignés,  
 auto-réprimés, tellement asséchés qu'aucune utopie  
 ne semble plus pouvoir en sortir  
 D'un côté il y a la violence le gaz les matraques  
 la peur au ventre  
 De l'autre l'espoir n'est plus à la mode  
 Le collectif agonise  
 Et encore

Et encore nous sommes les plus chanceux·ses du monde

Où est mon courage, si ça ne sert à rien ?  
 Est-ce que je marche, je scande, je brandis  
 Dans le vide  
 Pour être interpellée fichée fracassée violée  
 Gratuitement  
 Pour mourir de peur  
 Pour mes adelphe

Trans, noir-es, musulman-es

C'est l'histoire d'une honte, d'un monde devenu  
 totalitaire et totalisant  
 C'est l'histoire d'une impuissance, d'un désespoir englué dans le  
 confort et le storytelling

Où est ma violence ?

M. me parle d'Act-Up, des die-in, de l'obélisque encapoté.  
 « Aujourd'hui, on pourrait jamais faire ça. » Est-ce que c'est  
 parce qu'on a trop à perdre, parce qu'il nous manque le  
 désespoir des mourant-es ?

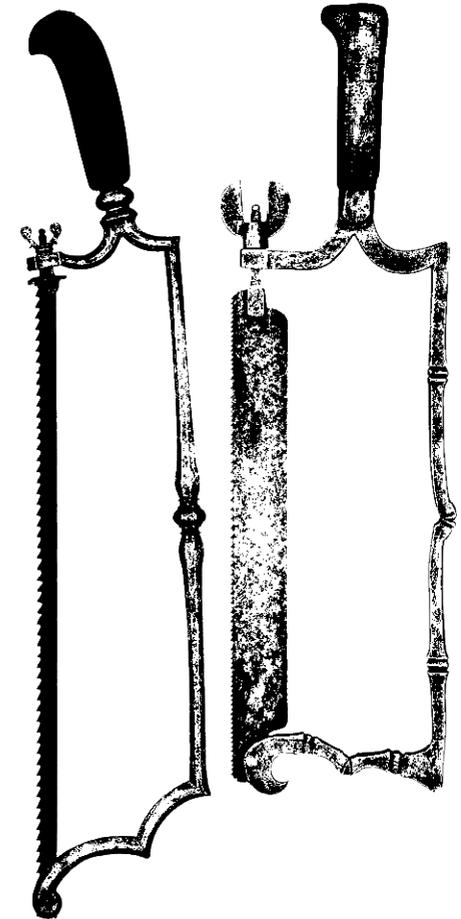
Pourtant je sais  
 Nos esprits ne sont pas cassés  
 Je vis au milieu de personnes si belles  
 Pleines de rage et d'espoir  
 Qui s'acharnent  
 À continuer de lutter  
 Qui s'efforcent  
 D'y croire encore un peu

Et les moments  
 De grâce  
 Les chants, la ferveur,  
 les amour-es  
 Ma joie, la sienne, depuis qu'on s'entoure des nôtres, qu'on  
 prend soin les un-es des autres  
 Ça, ça existe encore  
 Ça c'est une réponse,  
 une résistance, même infime  
 Cell-eux que j'aime, que j'admire, camarades de lutte,  
 Sont une raison de rester en vie, de marcher,  
 de dire non,  
 de persister

Alors chaque matin de fin  
 du monde  
 C'est sans doute pour ell-eux  
 que je me lève  
 Que je réinvente des manières  
 de lutter et de vivre,  
 Encore et encore

Finalement,  
 Les lettres sont formelles,  
 Dans « répression », i  
 l y a « espoir »,

Qu'on le veuille ou non.







# MONSTRE À LANGUE DE FEU

Louïse Giroû de Fauchêr



Doù vient Langue Éclair ? Elle s'est pointée un beau matin à l'usine de métallurgie de la grande plaine. Orpheline, insolente. Elle a jailli dans le bureau du patron comme une éruption volcanique, en exigeant d'entrer ici, à l'aciérie, avec les garçons, parce que les grisettes, au textile, elles ne gagnent pas trois sous. Le patron, ses cheveux se sont dressés sur sa tête, il n'aurait pas su dire pourquoi. Elle lui a paru robuste, il a dit oui. Alors, comme tous les gosses ici, elle bosse. On les envoie dehors, sur une construction aérienne de fer et d'acier qui survole les marais et projette son ombre tentaculaire sur toute l'étendue du maudit marécage. Les piliers se succèdent l'un après l'autre jusqu'au canton voisin. Avec leurs poids plumes et rien dans la tête, les mômes grimpent mieux que leurs pères alourdis par la peur, alors le patron en redemande toujours. C'est un spectacle réputé dans toute la vallée, les petits marteleurs qui se jettent à l'assaut du monstre de métal et y grimpent jusqu'au ciel, et là, suspendus

dans les airs, ils tapent, ils boulonnent, ils assemblent, ils rivètent. Être au-dessus du monde, ça leur fout une euphorie furieuse, ils crachent sur la tête des contremaîtres, qui veillent, en bas, à la bonne distribution des pièces et à l'état des outils, ils crachent en direction de leur toute petite ville à la rue principale unique, toute droite. La place centrale leur paraît ridiculement étroite, cernée des rectangles des baraquements ouvriers et surtout perdus dans l'immensité des marais alentours. Et le pont aérien avance, troue les nuages comme un titan d'un ancien temps à qui il pousse sans cesse de nouvelles pattes bosselées. Un jour, un gamin est tombé. Tout droit, comme une pierre. Il paraît qu'il n'a pas fait un son, ou alors, à peine un glapissement, qu'on aurait confondu avec la plainte d'un pluvier doré. C'était déjà arrivé. Mais cette fois, Langue Éclair a hurlé et soudain, une décharge électrique phénoménale a parcouru toute la structure du pont, des piliers aux poutres jusqu'aux câbles de tension, en traversant tous les petits corps qui y étaient accrochés. Les gamins ont levé la tête, puis ils ont suivi son regard, vers le sol. Le copain s'était enfoncé dans la tourbe putride du marais. L'eau brune, verte et rouille l'avait déjà recouvert et il ne restait de sa silhouette qu'une flaque à forme humaine qui reflétait le gris du ciel, et loin, très loin, le visage grand ouvert de Langue Éclair.

 Langue Éclair dit : C'est de là que je viens. C'est le soir, à la public house. Après l'usine, les marmousets se font beaux. L'ivresse du ciel leur donne des fougueuses envies de se tailler des ailes et de s'envoler loin de la puanteur des marais et des fumées de l'usine, dans un espace bon et propre où ils seraient les rois. À ras du sol, les relents de putréfaction et la crasse de suie les pénètrent jusqu'aux os. La bistre épaisit leurs tignasses qui ont toutes la même couleur noirâtre et l'odeur y reste encastrée comme dans un nid. Alors le soir, les freluquets deviennent les teddys, ils ôtent leur blouse sale et enfilent un costume en tweed qui leur fait des épaules de géants.

 n les appelle les teddys, les petits dandys. Langue Éclair, elle a vite pris le pli, bien que les teds ne soient que des petits gars, mais même eux, ils disent qu'elle n'est pas vraiment une fille. Surtout ce soir : elle est montée sur une table du pub où la plèbe descend des pintes plus vite qu'elle ne respire. Langue Éclair crie : C'est de là que je viens. Dehors, une tempête du diable fait rage, elle lève le poing et il pleut des éclairs tout autour du pub. Les plombs sautent d'un coup, mais les teddys la voient encore, illuminée comme par un brasier. Ils la fixent, galvanisés, les yeux aussi purs et graves que le ciel chargé d'électricité.

 angue Éclair dit encore : C'est de là que je viens. De la foudre qui tombe sur la plaine. Et vous allez voir, le copain, lui aussi, demain, il va se relever.

 a fait sept jours que ça dure. Les éclairs baignent la plaine et font trembler comme des bouleaux les grands pieds d'acier. Le vent qui cogne le pont produit un hurlement terrible et continu comme une bête d'apocalypse qui se serait réveillée. Sept jours aussi noirs que la nuit. On n'avait jamais vu de tempête comme celle-là, même dans la mémoire des vieux de la plaine qui portent avec eux la mémoire de leurs aïeux. Et les marteleurs courent partout, saccagent l'usine où sont rivetés leurs pères, traversent la ville en jetant sur les vitres des maisons des vacarmes de boulons. Ils atteignent jusqu'aux cheminées qui crachent leur fumée de poix dans le ciel qui n'a plus d'autre couleur. Ils se perchent sur le pont gigantesque, basculent sur les suspentes, et s'ils tombent, ils se relèvent. Les gens de la plaine les appellent les funambules, les contremaîtres

les appellent les crapules, les démons, les monstres. On a eu beau les virer, les chasser, retenir leur paye, prendre dans la bourse de leur père l'argent alloué aux réparations jusqu'à ce que les bourses soient vides, les gosses galopent. Ils filent dans la coulée d'encre de l'orage épais et armés de leurs marteaux, pinces, riveteuses, ils déboulonnent, ils tordent, ils dégomment, ils sabotent. Et la foudre frappe avec eux. L'un après l'autre, des pans entiers du pont aérien s'écroulent et sont engloutis à leur tour par le marais, dans la tourbe qui absorbe le choc, entourés des flaques aux formes des copains du passé. Le soir, encore, si l'on peut encore parler de soir et de matin, la bande des teddys apparaît dans les doubles battants de la public house. Leurs dizaines de silhouettes avec les épaules et les godasses qui dépassent se découpent à chaque éclair. Les adultes, usés par toute cette eau et tout ce feu, le regard baissé devant leurs propres enfants, aperçoivent, dans un nouveau flash, Langue Éclair, en tête, plus acérée encore que le monstre d'acier derrière elle.



omme tous les soirs, Langue Éclair s'apprête à parler. Mais ce soir-là, quelqu'un s'avance et parle avant elle. C'est une personne sans âge, ni homme, ni femme, quelqu'un qui n'est pas d'ici, avec sur le dos un vrai costard en laine mérinos de Londres, un costard qui lui va bien.

— Alors c'est toi, lance le visage rieur éclairé par la blancheur du col – mais Langue Éclair ne se dit pas que ce rictus se moque d'elle, et au contraire, il y pointe comme une admiration jouasse. C'est toi le monstre de la plaine, le monstre à langue de feu. Toi et tes copains, on parle de vous jusqu'à Inverness.

La bouche a carrément l'air de rire maintenant. Dans les mains la personne tient un drôle d'appareil, une sorte de boîte marron en cuir

et en carton, avec un trou en verre au milieu, et un carré sur le dessus. Il est attaché par une courroie autour de son cou.

Langue Éclair a une intuition bizarre qui, pour la première fois, freine ses mots. L'intuition que, à part le côté bourgeois, cet-te adulte lui ressemble.

— Je suis journaliste au Daily Record. Si tu le veux bien, je vais faire ton portrait. J'imagine que t'as pas entendu parler de la Factory Act ? Londres, ça fait loin d'ici.

— Qu'est-ce ça nous fout ? siffle Langue Éclair en balançant des regards aux teds, mais ça se voit que ça l'intéresse.

— Ce qu'il se passe ici, c'est illégal.

Langue Éclair part dans un grand rire terrible qui projette des étincelles tout autour d'elle, et les teddys crachent par terre en se poussant du coude. Un peu plus et elle va tout faire péter.

— Fuck off – elle démarre. Tes Jackbooted thugs<sup>1</sup> peuvent bien ramener leurs cuirasses depuis Édimbourg, pis même Westminster, y vont être accueillis, t'as ma parole. Ce diable, on va le coucher.

Entre les mots, sa langue claque et des gerbes jaunes viennent lécher l'optique de l'appareil. La personne recule – la laine de Mérinos, c'est sacrément inflammable. Mais son sourire ne faiblit pas. Le costume se plie un peu, mais avec grâce, quand la main qui tenait la courroie plonge dans la poche et en ressort un paquet de blondes ratatiné.

Avec ce qu'il y a dans l'air, il n'y a quasi pas besoin de briquet.

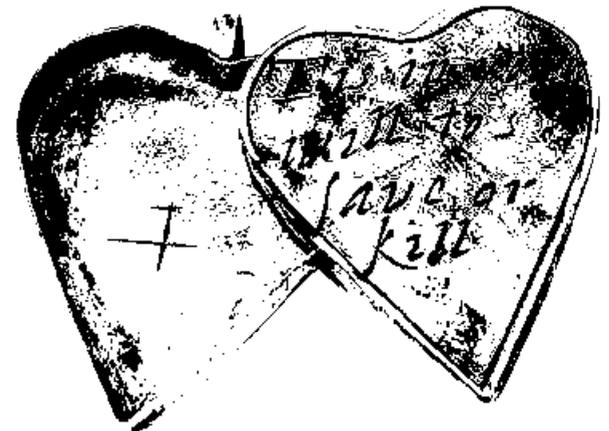
Puis, après une bouffée de tabac, l'inconnu-e déclare :

— La Factory Act, ça concerne les gosses comme toi qui charbonnent en usine. C'est plus possible. Crois-moi, ma petite, y'a pas que le pont qui va tomber.  
Son sourire se fait aussi terrible que les yeux de Langue Éclair.

— Y'a des têtes qui vont suivre.

La gamine ne rigole plus. Elle regarde les teds, ils sont aussi perdus qu'elle. Ils se battent contre tout, les patrons, les parents, les marécages, la mort des enfants, ils sont un même corps. Ils auraient pas pu penser que ce combat, ce corps, d'autres pouvaient le partager, des autres plus grands, plus loin, plus importants. Ils pensaient pas que leur feu, leur hargne, pouvaient aussi être incarnés dans des costumes sur-mesures. Mais ils la reconnaissent, leur rage, ils la reconnaissent sans sourciller. Ils savent tout de suite qu'avec l'inconnu-e, ils parlent la même langue, celle des éclairs. Alors avec une timidité qu'on lui a jamais vue, une timidité de son âge, Langue Éclair hoche la tête. L'autre coinse sa cig entre ses dents et prend sa drôle de boîte pour la porter devant ses yeux. Il y a un dernier flash.

 est celui du Kodak.





# gerçure

*Tout mon corps se tend pour annihiler la  
moindre trace de moi.*



*dé seegers*

*Un doigt sur mes lèvres  
Puis deux, puis trois, puis quatre  
puis la main entière*

*De peur que ma bouche  
ne trahisse ce que je*

*Rien à déclarer.*

*Un rictus suffirait*

*Les perles de sueur à mon front dessinent ma pensée,  
le creux des lignes avoue tout.  
On m'a appris à ne rien dire,  
à ne pas poser de question inutile, et soudain*

*Tout mon corps se tend pour annihiler la moindre trace de moi*

*Effacer un cheveu sur les lieux  
du crime.*

*J'effeuille une violette.*

*Doigts sur les lèvres  
Tantôt sucre,  
tantôt fiel,  
Tantôt fier, le front haut  
et le cœur en miettes.  
ça va.*

Dans la mélodie intime du silence,  
je suis les courbes et les creux  
et l'air vient à me manquer.  
Balbutiements inertes, chut.

C'est comme ça qu'on se protège.

C'est comme ça que vivote mon moi.

La main sur ma bouche  
Lourde et constante comme une pierre,  
comme une souche  
Une pierre de touche rouge d'avoir été tant mordue.

Entre nous, les liens acides et doux

De tout ce qui n'a jamais été dit  
Tiennent mieux qu'un serflex.

Les néons brûlent mes yeux,  
une sensation cuisante mais fugace  
comme une bribe de rêve  
Je ne savais pas.  
Une rature sur la page

Puis une autre  
puis une autre  
puis une autre

Lentement je détricote

Travail de Pénélope

Tout ce qui aurait pu naître.

Dans un sursaut d'horreur, je roule en boule l'encre sur le papier



Et mes pieds brûlants foulent  
Les virgules et les achillées

# Icare

Zelda Todice



*Ici-bas, il n'y a rien de plus valorisant que d'être un homme qui se vautre dans la gloire d'un autre homme. Ils connaissent leur héritage, leur descendance, l'histoire ne l'a jamais entrecoupée, n'y a jamais mis fin. Ils portent des prénoms de grands conquérants qui ne reflètent comme vertus que la virilité et la domination.*

*À chaque poignée de main pour conclure un contrat minable, mes pères se voient en Napoléon surplombant une colline à Austerlitz, comme si toute l'essence de l'humanité tenait entre ces deux paumes humides.*

*Je hais l'assurance de leurs yeux qui me disent : « Nous rédigeons la justice, nous faisons tomber le marteau, nous allumons les bûchers ».*

*Ils regardent Ophélie couler, comme les garçons de*

*Coppola regardent les Virgin Suicide disparaître une à une, en pensant à la couleur de leurs petites culottes. Antigone, Jeanne d'Arc, Zelda Fitzgerald, Sylvia Plath, et tant d'autres que j'évoque et invoque en permanence. Toutes brisées par la main d'un homme, et si elles étaient avec moi au 21e siècle, on remplirait ensemble les couloirs de Sainte Anne.*

*Comme elles, auparavant, les hommes aux prénoms de conquérant et aux paumes humides menacent d'achever mes rébellions et mes élans d'espoirs. Ils ont raison d'avoir peur, car on porte en nous l'héritage des filles bitumées qui dansent à en avoir les pieds en sang. Nous ne craignons pas les araignées parce qu'elles symbolisent la mère, et quand elles nous piquent, nous les tarentulées dansons avec notre mère.*

*Les hommes ne peuvent pas comprendre, ils ne dansent pas avec leurs mères, ils les assignent à résidence et la résidence est une cuisine de quelques*

*mètres carrés. Mais quelque chose s'y trame, les couteaux ont quitté les mains qui épluchent les légumes pour se glisser entre les dents, ta mère avec son tablier à fleur, et moi ta sœur le torchon à la main, on se lime les crocs dessus, on devient des chiennes infâmes et affamées, et sous les vibrations de nos grognements, les murs de la maison de poupée s'effondrent.*

*L'heure est à la mémoire, l'heure est à la répétition, répéter les mêmes gestes que nos ancêtres, rassembler les vestiges, faire renaitre rites et connaissances et combler les trous du puzzle.*

*À présent, moi aussi, je connais mon héritage, car les buchers n'ont pas pu toutes nous brûler, les viols n'ont pas pu toutes nous silencier, les coups n'ont pas pu toutes nous faire tomber.*

*Les informations du passé des femmes a survécu, il a coulé comme un filet d'eau au travers d'une brèche, il a mis du temps, mais à retrouver le fleuve auquel il appartient.*



# Tristan Colovray



Conte d'ici

**N**aguère, une révolte éclata  
dans un pays rongé par l'injustice.  
On la réprima ; des insurgés furent éborgnés,  
d'autres perdirent une main.

**L**e gouvernement se tient, mais il eut peur.  
il fit voter une loi qui renforça la police.  
Désormais, celle-ci pourrait filmer  
la population avec des drones.

**U**n citoyen écrivit alors ce poème :

Comment vivre, mon âme,  
À présent que le ciel  
Est un poste de garde ?

**N**ous entrons en enfer.

**I THINK  
I HATE  
LA BITE**



**ZOE**

*please look back with me souviens-toi de la long empty road  
celle-ci pourtant cross the border between commercial  
forests and protected forests vitesse apres vitesse small  
trees/bushes/nature apparaissant*

*I can testify the  
light with all my  
senses*

*eleven am, f ive  
pm  
three am  
same light same ti  
red ness*

*24/24/7/7 comme  
une station  
service.  
Finland is so  
quiet.*

*Dangerously quiet when  
reindeers start to  
cross the road the  
mini- bus must slow  
down, so they can run free in  
front of us...*

*« I wish I could name evrything I felt, like all the people I loved. »*

*Helsinki, Varri0, Pallastunturi,  
Sodankyla, Rovaniemi, Suomurjarvi*

*places as  
dreams vivants. Almost empty spaces  
where la vie est tellement dure and  
so o o oo o ooo oo ooooo o o ooo oo  
peaceful at the same time.*

*A day in June, X was there. Presque debout. He  
came by the first night train on a saturday  
morning. Irresistible thin and elegant  
creature, almost floating on things.*

*Evidemement j'ai voulu qu'il me baise.*

*It felt like his fluid body could teach me this land. The construction of landscapes, the tree species and the forest management's history. I wanted everything he knew to enter my body and fill me up with certainties. Dépasser my touristic status somehow.*

*J'ai finalement gagné une nuit on top of a windy hill. After dinner in the communal room, we left together with minimal equipment: duvets - 10 degrés, termos, condoms.*

*Russia is close to the ground we slept on puis Je suis revenue en France took these buses back. Felt tired and tired and tired again. Fatiguée. Le port de Tallin again, Lituanie, Lettonie, post-soviétique ghots everywhere. Melancholia coming from nowhere I experienced myself. La gare routière de Varsovie pour la première fois. All the images back in mind, every fantasy remaining, waiting for next time. The differents seats of the bus were I slept night after night.*

*He took my hand in his and we climbed together under the midnight sun. Polar rabbits were running everywhere.*

*On the way, il se cachait derrière les arbres morts, same shape as his own walking so fast with his long legs, he was creating a path for my unsure body on this almost sacred land. J'avais planté tout le décors de mon corps mouillé et ouvert sur la haute hill. however he said no. Still wet, crying alone, my pussy squished between my legs, wet sleeping bag, no darkness, une colline chauve et éventée.*

*My body touching every other body next to me. I might have left my desires on the side of the road.*

*\* All the images in mind, every fantasy remaining for next time. \**

*a few months elapsed before I went to the red cottage where eventually we made love. We went for a long walk in the forest, edible stuff everywhere. Bataille pour ne pas écrasser les fruits commestibles. He made me taste mushrooms. Very confusing experience because now I can't say what I love better, or maybe I do know and im afraid to say it at loud....*

**I  
think I  
hate  
la bite.**

*J'ai vraiment cru qu'elle pourrait me remplir . to fill the void filling up the empty spaces: lack of experience, lack of braveness, lake of speach, lack of love. But then we walked in the forest and he showed me all the bolets, the chanterelles and all the species he didnt know himself. I filmed the juice of wild blueberries, leaking on my skin god im so lost.*

*All these images, remaining for next time,  
until someone look at them and tell them  
names. Rituel? Pornfood? Vacances?  
At first, I thought I could fight this feeling  
of dépossession of my own body but I  
actually can't. I should show you all the  
marks it let on my body years after years.  
Scars of submission. Scars you receive from  
letting crappy old children enter your soul.  
Id rather penetrate myself with toxic bolets,  
at least it would teach me something about  
community sharing.*

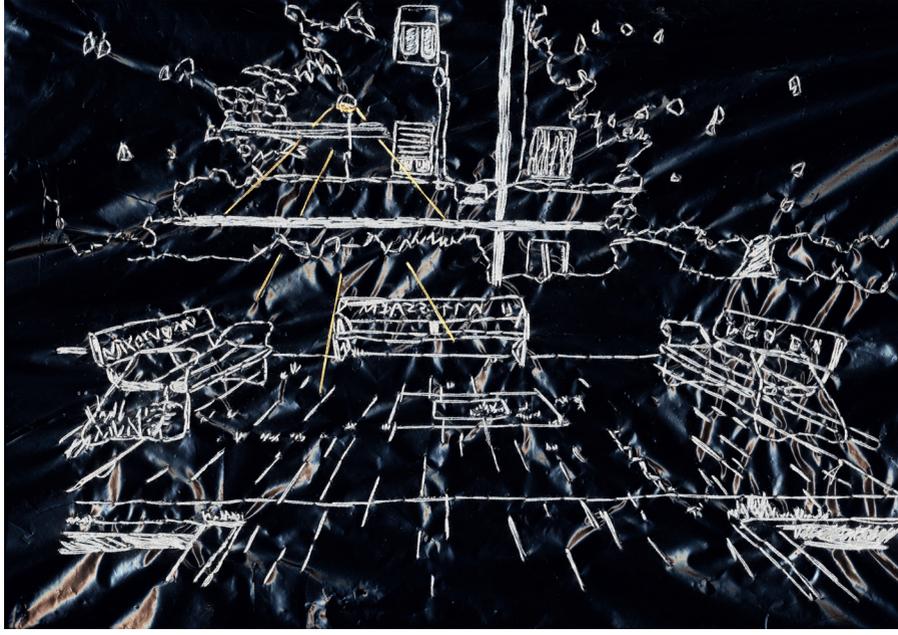
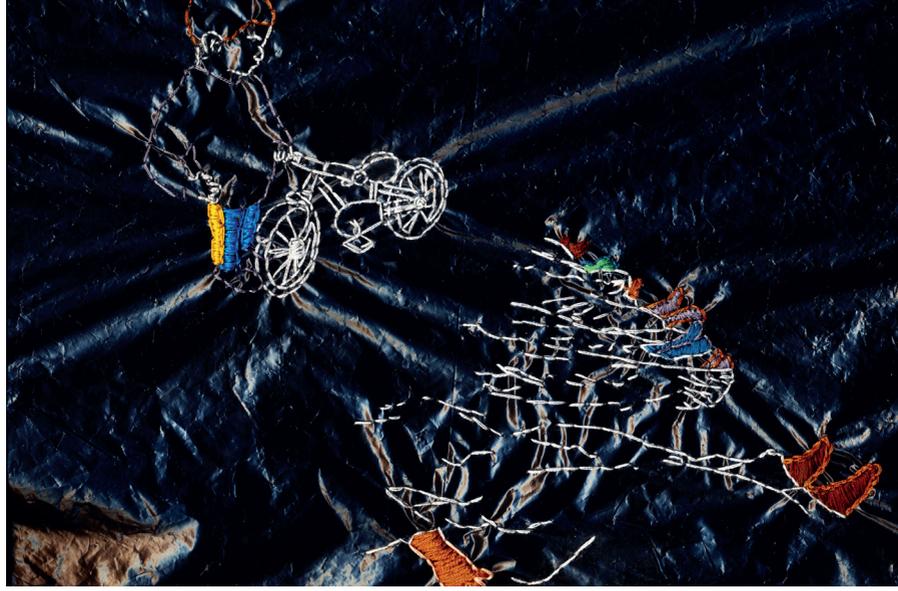
*... I think back about all  
this semen leaking from my  
vagina into the toilet bowl.*

*Flushed back to the  
void.*

*....I don't understand men,  
I don't understand what they want from me.  
Maman ?*







# I ; LAND

CHLOÉ RESSOT

I LAND (OU LA TERRE DU MOI) EST UNE CAVERNE DE PLASTIQUE NOIR. (SACS-POUBELLE SCOTCHÉS ENTRE EUX) DANS LAQUELLE J'AURAIS CHOISI DE M'ISOLER PARCE QUE LE MONDE VACILLE TROP. UNE DOUBLE LECTURE RÉSULTE DE L'USAGE DE LA MATIÈRE PLASTIQUE. EN EFFET, CETTE PAROI PEUT ÊTRE PERÇUE COMME LA PAROI EXTÉRIEURE D'UN MONDE DEVENU POUBELLE, MAIS AUSSI COMME LA PAROI INTÉRIEURE D'UN MONDE (RE)JETÉ PAR UNE SOCIÉTÉ RÉGIE PAR LA VITESSE, LE RENDEMENT ET L'EFFICIENCE. DANS I LAND, LES GRAFFITIS, CROQUIS, TESSONS DE PENSÉE, CONT LE PLASTIQUE EST LE SUPPORT DIRECT, SONT À NOTRE SOCIÉTÉ OCCIDENTALE CONTEMPORAINE CE QU'ÉTAIENT LES PEINTURES PARIÉTALES À LA PRÉHISTOIRE.

À QUOI S'APPARENTERAIENT LES MOTIFS DESSINÉS DANS DES GROTTES CONTEMPORAINES ?

DURANT LA PRÉHISTOIRE LES « DESSINS » ÉTAIENT ISSUS DE SOCIÉTÉS DE CHASSEURS-CUEILLEURS. AUJOURD'HUI, L'ÉPREUVE DE LA CHASSE COMME MOYEN DE SURVIE N'EST PLUS ET C'EST PEUT-ÊTRE PAR LA TRANSMISSION DE RÉCITS QUE L'HUMAIN PEUT ENCORE SURVIVRE, SAUVEGARDER SON HUMANITÉ, RACONTER, ET SE RACONTER, CONTRIBUER

AU RETOUR SYMBOLIQUE VERS L'HUMANITÉ PRIMORDIALE, CONSIDÉRÉE  
 COMME HORS DES ATTEINTES DU TEMPS, LA GROTTTE EST ARCHAÏQUE AUTANT  
 QU'EXOÏTIQUE, CAR DISTANTE DE L'UNIVERS QUOTIDIEN.

DANS SON LIVRE 'LES ÎLES', JEAN GRENIER NOUS CONFIE : « JE VOULAIS  
 INTERROMPRE LE TEMPS. CE N'ÉTAIT EN VUE NI D'UNE RÉCAPITULATION NI  
 D'UN PRÉPARATIF. LE PASSÉ ÉTAIT BIEN MORT, L'AVENIR N'AVAIT PAS  
 DE FORME. LE PRÉSENT, QUI ÉCHAPPE TOUJOURS, ET NE SE DÉFINIT MÊME  
 QUE PAR LÀ, NE POURRAIT-IL PAS ÊTRE EXCEPTIONNELLEMENT RENCU ÉTALE  
 COMME CES VAGUES QUE L'HUILE TRANSFORME EN RIDES ? [...] J'ÉTAIS  
 LOIN, J'ÉTAIS ENFERMÉ. LOIN DE QUOI, ENFERMÉ OÙ ? AYANT LAISSÉ  
 S'ENFONCER DES RACINES AUTOUR DE MOI, JE ME MIS À AIMER CE QUE  
 J'AVAIS DÉSIRÉ, PUIS À NE PLUS ME DISTINGUER DE CE QUE J'AIMAIS. ».

J'AI REMPLACÉ LA PEINTURE À L'HUILE ET LES VAGUES PAR LE FIL À  
 BRODER ET DES TRACES À LAISSER.

DES TRACES PROVIENNENT D'UNE RÉCOLTE DE TAGS, DE DESSINS, DE  
 TEXTES RÉALISÉE AUPRÈS DE PERSONNES DE MON ENTOURAGE, MAIS AUSSI  
 D'INCONNUS.

JE VOULAIS QUE CETTE TERRE DU MOI SOIT CELLE DE PLUSIEURS  
 INDIVIDUS. VIA UN « APPEL À TRACES » LANCÉ SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX,  
 J'AI DEMANDÉ À QUI LE SOUHAITAIT DE ME CONFIER DES DESSINS QUI  
 PARTICIPERAIENT À MON ŒUVRE, ATTESTANT AINSI D'UNE POSSIBILITÉ

D'ACTION COLLECTIVE.

J'AI RÉUNI CES PETITES SIGNATURES DE CHACUN.E EN CHERCHANT À LES  
 FAIRE DIALOGUER. CET ÎLOT AUX PAROIS INCORUSTÉES DE FRAGMENTS  
 D'HISTOIRES EST L'EXPRESSION ET LA MISE EN ESPACE, PAR MON GESTE  
 DE BRODEUSE, DE LA POTENTIALITÉ DU « FAIRE ENSEMBLE » FACE À UN  
 MONDE CHANCELANT. L'USAGE DE LA BRODERIE EXHIBE L'ÉTIREMENT DU  
 TEMPS, DES CORPS QUI PRENNENT LEUR TEMPS. LA CONTRADICTION ENTRE  
 CETTE DERNIÈRE, QUI SE PAUSE, ET L'ACTE POTENTIELLEMENT DÉLINGUANT  
 DU TAG INVITE À UNE DÉCOMPOSITION DU MOUVEMENT. DANS CE MONDE QUI  
 VAGILLE, LA BRODERIE QUI À BESOIN DE TEMPS EST UN STABILISATEUR.  
 ELLE ÉTABLIT ICI UNE CONTINUITÉ ENTRE L'ART PARIÉTAL ET NOS MODES  
 DE VIE ACTUELS, NOUS PERMET DE TENIR LES CEUX BOUIS ET DE LUTTER  
 CONTRE L'EFFONCEMENT.

LUTTER EN SE DONNANT DU TEMPS.

PRENDRE LE TEMPS QUE PERSONNE NE NOUS DONNERA SI ON NE LE PREND PAS  
 NOUS-MÊMES.

1 LAND, C'EST UN MONDE FAIT DE LENTEUR ET D'ARRÊTS SUR IMAGE.  
 UN MONDE INTÉRIEUR OÙ DES ÉLANS INTIMES SE RETROUVENT ISOLÉS  
 ET MARGINALISÉS PAR UNE COUCHE DE SACS-POUBELLE CERTIFIÉS NF  
 (CONFORMES AUX NORMES FRANÇAISES). C'EST UN IMAGINAIRE QUI SE SITUE  
 COMME UN POSSIBLE ENVERS DU MONDE ET UNE INVITATION À ENTRER DANS  
 LA SAISON DU RESSOURCEMENT.

DE MES NUITS, LA VAISSELLE  
UN FLINGUE, PÂTES CARBO  
KITCHINE? UNE CLAQUE DANS  
LE, L'ACCELERATEUR, LES  
QUI CRISSENT, MES DESSINS  
PAPA, ORGASME

# où les arbres poussent

othilie ledoux

Sa maison était pleine d'arbres. Ils ont choisi la sienne et celle d'autres personnes comme lieu de destruction. À la place, des wagons les transportant. Sa maison était une usine à souvenir. Ses entrailles ont vu, ressenti. Les arbres s'étaient mis à pousser en son intérieur et à l'extérieur. Sans prendre trop de place. Ils faisaient en sorte de longer ses murs et de laisser la place à ceux l'habitant.

Un jour, un papier sous la porte. « Avis d'expulsion ». Comme ça, sans mise en garde, enfin, c'était celle-ci la mise en garde. Attention, demain, cette maison ne sera plus ta maison. D'ailleurs, elle ne sera la maison de personne. Demain, cette maison ne sera plus une maison. Elle sera d'abord une pile de pierres, puis de la terre, puis des rails.

Dans cette maison, logeait la même famille depuis des années et des années. Je les ai tous connus. De génération en génération, il y avait toujours quelqu'un y posant bagage. Que cela soit un frère, un oncle, une sœur. Elle portait la vie de ceux

UNE CHEMINÉE QUI S'ÉTEINT, MES YEUX  
QUI CLIGNENT, L'APOGÉE DE TA  
CARRIÈRE, UN CUL, DES BASKETS QUI  
COURENT VITE, LA MUSIQUE QUE MAMAN  
MÉFAIT, UNE ESQUIVE, DANSE, SE COUCHER,  
NE JAMAIS SE RÉVEILLER



*qui les avaient quittés. Ces énergies passées lui donnaient un côté assez rassurant. À chaque fois qu'une personne décédait, un arbre se mettait à pousser. 20 morts, 20 arbres. Elle avait été construite par une femme, avec comme seule aide ses mains. Elle l'avait bâti, brique par brique, pièce par pièce. Elle portait la vie. Elle y passe des mois et des mois sans abandonner. Elle accoucha entourée des pierres de la maison, sans toit, sans sol, puis elle reprit le travail. Une maison de femme, faite pour les femmes puis pour les hommes, après.*

# PROMENONS-NOUS

THÉO PERRACHE

Les pédés se promènent dans les bois  
 Pendant que le loup n'y est pas  
 Si le loup y était, il les mangerait  
 Mais les pédés prennent le risque  
 Ils s'égarerent  
 Ils flairent les troncs morts  
 et font craquer les branches  
 Ils salivent sur les mousses  
 Leurs paniers sont remplis de capotes et de honte  
 C'est pour mieux se manger

Aussitôt que les truffes se retrouvent  
 Les pédés tirent sur les chevillettes de leurs slips  
 qui choient en glissant sur leurs baskets  
 Et les crocs se mettent à sortir  
 Les pédés se repaissent entre eux et se lubrifient  
 à coups de petits pots de beurre  
 C'est pour mieux se manger  
 Leurs lèvres se fendent et se rougissent du même  
 rouge qui égratigne leurs genoux  
 Leurs yeux sont au beurre noir  
 C'est pour mieux se manger

Les meutes de gars jouissent  
 en hurlant et se cognent en même temps qu'ils  
 s'avalent

Ils se trempent en même temps que leurs slips  
 Ils se giclent dans les ventres  
 Ils se giclent dans les gueules  
 Ils mettent des petites graines  
 dans les ventres des lisières

Car la forêt est une maternité cachée  
 où naissent les enfants des pédés  
 Des enfants arrachés



à la sauvagerie de leurs pères

On donne vie, dans les forêts  
On construit des cabanes, dans les forêts

Mais la corne résonne et les chasseurs débarquent  
Ils s'apprêtent à brûler du loup  
À lâcher leurs chiens  
À craquer leurs allumettes  
À jeter leurs clopes  
À fumer les sous-bois jusqu'au filtre  
À finir d'achever de leurs fusils les bêtes déjà presque  
mortes  
À nettoyer la forêt par la poudre et par la cendre  
Les feux de forêts sont des holocaustes  
Les feux des canons façonnent des flopees résineuses  
de gosses abandonnés  
Les feux de forêts façonnent des hectares de bambins  
d'écorces  
en sursis dans leur pouponnière calcinée

Avec le temps, les orphelins feuillus ont appris à planter  
leurs racines dans le magma du centre de la terre  
Leur sève est devenue plus brûlante que les feux  
pyromanes  
Les braises subsistent et dorment sous les lits de mousse  
Le charbon est acide  
Il peint sur les clairières désertes la couleur de la haine  
Les pédés sont des loups  
Et les loups s'entre-tuent quand ce ne sont pas les chiens  
qui les poursuivent

La chasse est ouverte



*Collages pages 1, 48, 58 :*  
Nina Scceleton

*Photographies pages 6, 52 :*  
Othilie Ledoux

*Photographies pages 14, 57, 65, 74 :*  
Aleksa Haluszczak

*Modèles :*  
Dana Rose page 36 ; page 74  
Nina Putanesca page 82

*Photographies pages 13, 36, 66, 94*  
Samuel Morrissey

*Illustration page 24 :*  
Louis Castets

*Typographies :*  
Snell Around - Matthew Carter  
Libertinage  
Trickster - Jean-Baptiste Morizot  
Trattatello  
Publifluor \_ Normal Rush - Chrystel Crickx  
Pencerio - Indian Type Foundry  
Segment

*Achevé d'imprimer en avril 2025*

*Impression à 100 exemplaires chez Print O Clock  
Imprimée en France*

*Dépôt légal mai 2025*

ISBN 979-10-976721-0-2

*collection collectiv.es*

*Indicatif éditeur :*  
979-10-976721

*Direction éditorial :*  
Othilie Ledoux

*Photo couverture :*  
Adrien Edeline

*Graphisme :*  
Othilie Ledoux

© Éditions Katadorquie - 2024

*collectiv.es n°1  
répression*

*@editionkatadorque / <https://editionkatadorque.hotglue.me/>*

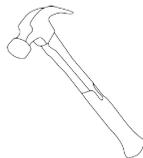
*Vous pouvez vous inscrire à la newsletter mensuelle directement sur le site !*

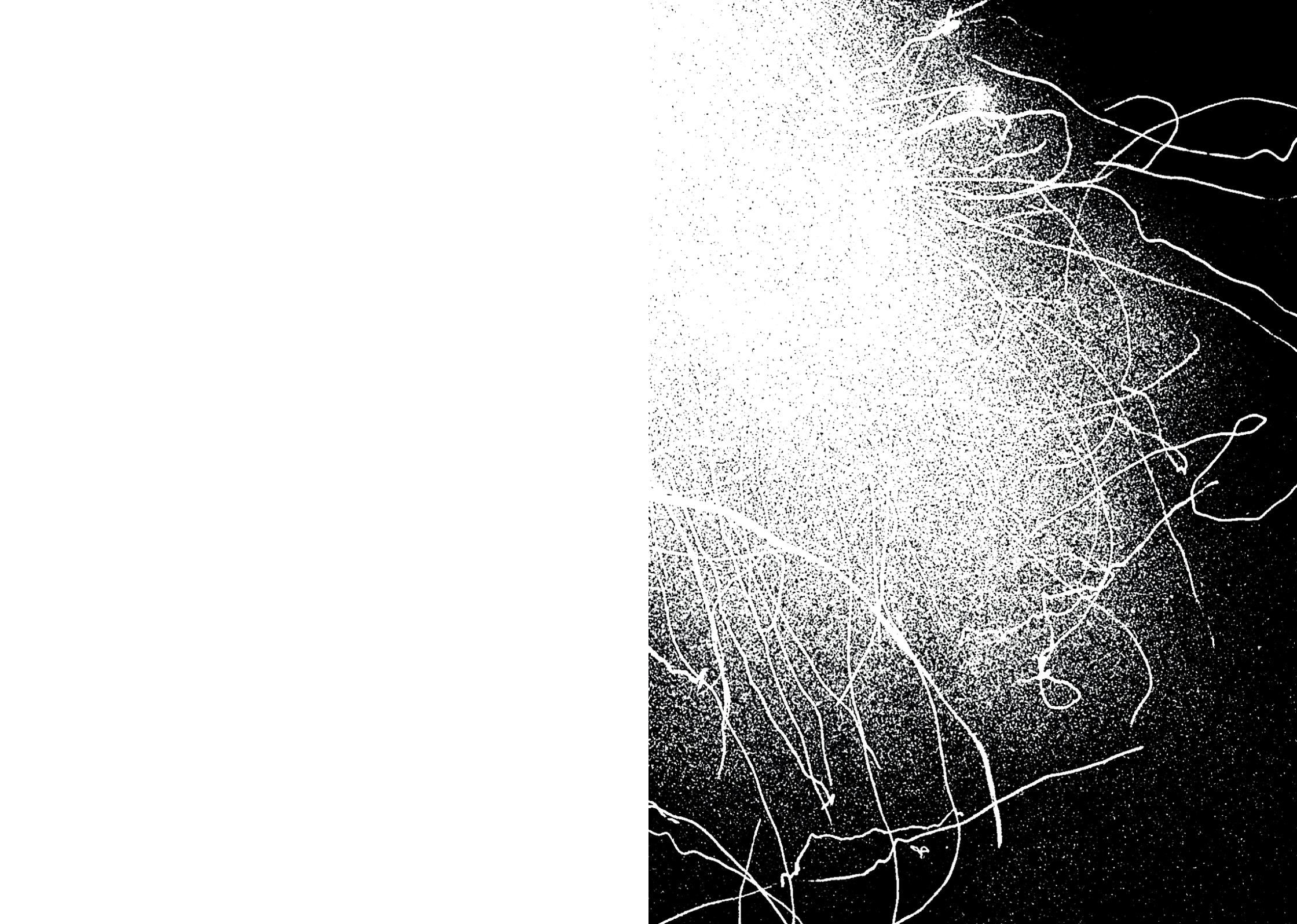
*« Le jardin dormait encore. Je l'ai surpris,  
nourrice. Je l'ai vu sans qu'il s'en doute. C'est  
beau un jardin qui ne pense pas encore aux  
hommes. », Jean Anouilh, Antigone,  
La Table Ronde, 2016*

*Numéro 2  
ABSENCE*

*Fin de l'appel à contribution  
le 01 juillet 2025  
Tous les envois à [editionkatadorque@gmail.com](mailto:editionkatadorque@gmail.com)*

*Merci à tous.es les artistes ayant donné un petit bout d'eux  
pour ce numéro zéro <33333*







979109 767210

*nina scelelton ;  
sacha tanguy  
aleksa haluszczak  
zoé allard  
samuel morrissey  
carlota pàjaro  
louis castets ; lilly  
antonin jousse  
marie-anne schnerb  
alban benbit-hambourg ; lo  
louise giron de fouchier  
dè seegers ; zelda iodice  
tristan colouray ; zoë  
chloé ressot ; othilie ledoux  
théo perrache*